

# choisir

revue culturelle  
n° 589 – janvier 2009

(Croyances :  
dialogue enfumé





*Pour la nouvelle année*

*Je ne te demande pas,  
mon Dieu,  
de faire que cette année  
soit un miracle.*

*Je ne te demande pas  
de remplacer la réalité  
par mes rêves  
ou de faire que mes désirs  
me fassent oublier la nuit.*

*Je te demande  
seulement  
mon Dieu,  
d'oser l'Espérance.*

**Jean Debruyne**

*(in prier.be)*



# choisir

n° 589 - janvier 2009

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Pierre Emonet s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Internet : www.choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.

Bruno Fuglistaller s.j.

Joseph Hug s.j.

Jean-Bernard Livio s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Axelle Dos Ghali

Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

**choisir** = ISSN 0009-4994

## Illustrations

Couverture : Marie-Thérèse Bouchardy

p. 15 : Jean-Jacques Kissling

p. 25 : Marie-Thérèse Bouchardy

p. 28 : Raymond Depardon

p. 31 : photo Annemarie Burckhardt, ©

Estate of James Lee Byars

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Don divin et œuvre humaine <i>par Joseph Hug</i>	
<b>Actuel</b>	<b>4</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Les défauts de nos qualités <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Bible</b>	<b>9</b>
Le Christ a multiplié deux fois les pains <i>par Ariel Álvarez Valdés</i>	
<b>Eglises</b>	<b>13</b>
Calvin. Le drame de la puissance divine <i>par Jean-Blaise Fellay</i>	
<b>Religions</b>	<b>18</b>
Islam indonésien. Deux courants contraires <i>par Franz Dähler</i>	
<b>Religions</b>	<b>22</b>
Inde : chrétiens violentés. Derrière le nationalisme hindou <i>par Michael Amaladoss</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>28</b>
La fin d'un monde <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
<b>Expositions</b>	<b>30</b>
James Lee Byars. Une personnalité insaisissable <i>par Geneviève Nevejan</i>	
<b>Lettres</b>	<b>33</b>
Poète et soldat. Ernst Jünger <i>par Gérard Joulié</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>37</b>
L'hospitalité eucharistique <i>par Joseph Hug</i>	
<b>Chronique</b>	<b>44</b>
Fessée <i>par Gladys Théodoloz</i>	

# Don divin et œuvre humaine

*L'année 2009 qui commence verra le 50<sup>e</sup> anniversaire de choisir. Une des orientations majeures de la revue, dès ses débuts, a été l'œcuménisme, « la paix entre les Eglises », comme on l'écrivait naguère.<sup>1</sup> Un demi-siècle plus tard, l'œcuménisme, qui demeure une de nos priorités, incite à la reconnaissance, à l'observation et à l'espérance.*

*Reconnaissance d'abord, lorsqu'on arpente le champ parcouru. L'hostilité et la méfiance entre les Eglises et leurs membres a fait place, généralement, à l'apprentissage de la connaissance mutuelle et, dans bien des cas, à des collaborations au service des gens. Au niveau des experts, de très nombreux accords ou déclarations communes ont été signés après de longues et âpres discussions, comme le fameux accord sur la Justification entre luthériens et catholiques. Au niveau pratique, la Charte œcuménique européenne ou encore plusieurs textes de rapprochement entre des Eglises orientales orthodoxes (copte, assyrienne) et l'Eglise catholique témoignent d'un effort vers l'unité. Il est vrai qu'ils sont mal connus et qu'ils n'ont pas été suivis d'un effort comparable d'explications, afin qu'ils soient reçus par les membres des Eglises à la base et qu'ils changent les incompréhensions du passé en des approches nouvelles, plus conformes à la réalité que nous vivons.*

*Ensuite, l'observation. Je crois que nous divergeons assez profondément sur le modèle d'unité que nous cherchons à promouvoir. Un premier modèle, prôné par une partie de la famille réformée protestante et qui peut séduire certains catholiques, revient à dire, qu'à l'instar de la pluralité des courants dans le christianisme des deux premiers siècles, les différentes Eglises doivent se reconnaître théologiquement dans la pluralité, sans essayer de converger plus étroitement. Il suffit de se reconnaître, y compris dans les sacrements et notamment par la table eucharistique ouverte à tous.*

*Un autre modèle d'unité, qui a la faveur des catholiques, des orthodoxes et d'une partie de la famille protestante (luthériens, certains réformés, anglicans), tient à ne pas délaissé le mouvement vers une unité visible, c'est-à-dire institutionnelle, incluant le ministère épiscopal d'unité. Il va sans dire que les protagonistes de ce modèle divergent profondément sur la manière d'exercer ce ministère. Je suis convaincu qu'il n'y aura pas, avant longtemps, d'accord à ce propos et que les Eglises demeureront séparées. De nouvelles fractures apparaîtront, dues en partie aux différences culturelles, comme on le constate à propos du ministère ordonné des femmes ou de la reconnaissance des ministres homosexuels. En plus, la croissance exponentielle des groupes pentecôtistes et évangéliques présente un nouveau défi œcuménique aux Eglises anciennes.*

*Comment y répondre, sinon par un témoignage autant que possible commun de notre foi dans un monde sécularisé ? Ce témoignage est ancré dans la prière du Christ : « Que tous soient un ; comme, toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jean 17,21). Dans le 4<sup>e</sup> Evangile, l'unité universelle des croyants est un don résultant de la mort du Christ. Elle dépasse le cadre d'une unité institutionnelle formulant un consensus de doctrine ou de pratique. Elle atteste la parfaite unité entre Dieu et son Envoyé, que les disciples sont appelés à partager par l'amour mutuel. Cette unité, déjà donnée, doit être alimentée par des gestes d'espérance, comme l'appel de Frère Aloïs de Taizé, adressé l'an dernier à Genève, à organiser des « veillées de réconciliation » en faveur de l'unité entre les Eglises. Je pense aussi à de petits événements qui ponctuent l'actualité, comme le pèlerinage conjoint entre anglicans et catholiques à Lourdes, emmené par le primat de l'Eglise anglicane Mgr Rowan Williams ; ou à l'accueil simple et chaleureux, dont j'ai été le témoin en Arménie, de prêtres du pays à l'égard d'un groupe œcuménique, à l'intérieur des sanctuaires d'une Eglise qui a subi la persécution et qui renaît ; ou encore à l'initiative qui devrait réunir à Jérusalem, le 29 janvier, au lieu présumé du Cénacle, les représentants catholiques, orthodoxes, arméniens, luthériens et anglicans, pour un temps de prière.*

**Joseph Hug s.j.**



■ Info

**Kenya : racket alimentaire**

L'archevêque de Mombasa, Mgr Boniface Lele, a fortement condamné fin novembre « les responsables corrompus qui ont augmenté de manière artificielle le prix des aliments ». Selon une enquête de la presse locale, certains fonctionnaires du gouvernement ont sciemment provoqué la pénurie de maïs dans plusieurs régions du pays. « Ainsi, un paquet de deux kilos de farine de maïs est vendu au détail 120 shillings, alors qu'il y a une semaine il coûtait en moyenne 85 shillings. »

Mgr Lele note encore : « Outre la farine de maïs, les enquêtes de marché conduites par notre Bureau du développement indiquent une forte augmentation des prix des autres produits alimentaires de base entre juin et novembre 2008 [les haricots, le pain et le sucre]. Il est par ailleurs décourageant de constater que les prix des carburants au Kenya restent élevés, avec une réduction de seulement 7 shillings, alors que les prix du pétrole et de l'essence ont baissé de presque 50 % sur les marchés internationaux. » « Nous ne pouvons pas rester silencieux face à des milliers de personnes qui souffrent de la faim à cause de l'action d'une petite clique de personnalités », a ajouté le prélat.

Au nom de l'Eglise catholique, Mgr Lele a donc adressé « un appel au gouvernement pour qu'il conduise une véritable lutte contre la corruption » et a demandé « l'arrestation des personnes responsables du racket de nourriture ». Il a aussi demandé au gouvernement de soutenir les agriculteurs locaux en les subventionnant, ce qui permettrait une augmentation des récoltes, des réserves nationales de nourriture et des exportations alimentaires. Le prélat cite l'exemple du Malawi qui a suivi cette voie avec

« grand succès ». Il a proposé au ministre de l'Agriculture d'augmenter la production des régions arides et semi-arides. « Cela peut être fait en fournissant le fumier, l'irrigation et en informant les agriculteurs sur les techniques d'élevage ». (Apic)

■ Info

**Macao : durcissement**

Depuis sa rétrocession à la République populaire de Chine par le Portugal, en 1999, la Région administrative spéciale (RAS) de Macao bénéficie, comme Hongkong, d'un régime particulier selon le principe « un pays, deux systèmes ». Une loi fondamentale y garantit le maintien du système institutionnel et du mode de vie antérieurs, pour une période de 50 ans.

Mais des catholiques de Macao sont inquiets : un projet de loi sur la sécurité nationale vise à changer l'article 23 de la loi fondamentale, en criminalisant les actes portant atteinte à « la souveraineté, l'intégrité du territoire, l'unité ou la sécurité nationale » de la République populaire de Chine. Le projet de loi dresse la liste de ces actes : trahison, sécession, subversion, sédition, vol de secrets d'Etat, appartenance ou contact avec des groupes ou des organisations politiques à Macao ou à l'étranger « mettant en péril la sécurité nationale ».

Selon Paulino Commandante, avocat et catholique, le projet pêche par son imprécision. Ainsi, le concept de « secret d'Etat » n'est pas clairement délimité. Les libertés individuelles sont en grand danger lorsque le caractère criminel d'un acte est défini par les autorités après que cet acte a été commis, fait valoir l'avocat. Les catholiques de Macao pourront, par exemple, être considérés comme ayant commis un crime

par le simple fait d'être entrés en contact avec des communautés « clandestines » de l'Eglise catholique en Chine. Pour Chio Chu-ching, secrétaire générale du Centre pour la pastorale des jeunes du diocèse de Macao, les jeunes qui ont pour habitude de discuter des problèmes de société sur Internet pourrnt se voir inquiétés. Ils vont donc réfréner leur liberté d'expression, ce qui conduira à un désengagement politique. (Apic)

## ■ Opinion

### Grèce, révolte des jeunes

La mort à Athènes, en décembre, d'un jeune élève de 16 ans par la main d'un policier lors d'une agression verbale en apparence anodine a provoqué une explosion sociale sans précédent dans tout le pays. Le gouvernement a tout de suite essayé de calmer les choses en arrêtant le policier, le ministre de l'Intérieur a demandé pardon aux parents de l'élève. Trop peu, trop tard.

Une société semble s'écrouler, la violence règne, les gens n'ont plus aucun respect les uns pour les autres, des enfants de 13 ans participent à des actes de vandalisme et plus aucune institution ne semble avoir d'autorité morale. Les fondements cachés de la vie sociale sont ébranlés.

Nous vivons l'explosion d'un mécontentement profond qui touche tous les secteurs de la vie publique : l'enseignement, l'économie, la justice, la santé, l'Eglise. Le népotisme et le clientélisme du système politique, la corruption et l'impunité ne facilitent pas les réformes. Cependant, ce qui m'étonne, c'est l'étendue et la ténacité des violences. Il n'y a pas que de la colère chez les jeunes ; chez un grand nombre d'entre eux, il y a de la haine, de la haine et du désespoir contre

le système, contre la société, contre les autres. On ne peut expliquer autrement que des petits commerces et des voitures ont été incendiés, en plus des banques et des postes de police.

Le vrai problème, derrière les questions sociales, réside dans la destruction des valeurs de vie commune et dans la montée du nihilisme. Les manifestants et ceux qui les soutiennent (une bonne partie des parents et des enseignants) reproduisent ce qu'ils contestent. A l'impunité de la corruption, ils répondent par l'impunité du vandalisme. A l'absence de règles du système politique, ils répondent par l'arbitraire occupation de bâtiments publics et ils bloquent le trafic dans une ville déjà chaotique. A la violence de la police, ils ripostent par leur propre violence. Au népotisme, ils opposent leur absence de sens du bien commun.

La situation économique mondiale n'est pas la vraie cause de ce délabrement. Le problème le plus grave se trouve au niveau des valeurs élémentaires de la vie sociale. L'injustice sociale, l'inefficacité du service public, le sentiment d'impuissance chez les jeunes, le nihilisme de certains groupes violents ont abouti à cette impasse. Même la famille, cellule fondamentale de la société grecque, ne semble pas tenir le coup. Les parents sur-occupés et eux-mêmes intérieurement vidés transmettent à leurs enfants un niveau de vie encore convenable, mais sans valeurs et sans espoir.

Comment sortir de l'impasse ? Le gouvernement semble chercher la détente et l'apaisement. Beaucoup trop faible pour s'attaquer aux causes du malaise, il n'en a ni la crédibilité ni le statut moral. Il mettra probablement en place quelques réformes secondaires et cette grande crise se terminera par un *cover up*. Les problèmes réels resteront et réapparaîtront plus tard, plus gravement. Toutes

les forces du pays, politiques, sociales, morales et religieuses, doivent donc se mettre à l'œuvre pour que le pays retrouve (ou trouve enfin) son chemin.

Theodore Kodidis s.j.  
directeur de la revue *Bemata*, Athènes

---

■ Info

### Irak : sectes évangéliques

La prolifération des sectes évangéliques étrangères met les chrétiens irakiens en grand danger, a affirmé Mgr Shlemon Warduni, évêque auxiliaire chaldéen de Bagdad. Dans une interview accordée début décembre à l'agence de presse catholique *SIR*, il relève que les chrétiens locaux sont injustement accusés de prosélytisme par les musulmans, « alors que depuis longtemps nous sommes, avec les autres confessions chrétiennes présentes dans le pays, engagés dans le dialogue œcuménique ».

La chute de Saddam Hussein a ouvert les portes à un important afflux de groupes et mouvements chrétiens venus principalement des Etats-Unis et de Grande-Bretagne. « Ils ont de l'argent et des véhicules et ils attirent les enfants et les jeunes en leur offrant de la nourriture et de l'argent ». Les sectes s'en prennent également aux chrétiens locaux, en les baptisant une seconde fois...

---

■ Info

### « Lettres vivantes »

Les « Lettres vivantes » sont de petites équipes œcuméniques qui se rendent dans un pays, au nom du Conseil œcuménique des Eglises (COE), pour partager des approches et pour promouvoir et prier en faveur de la paix, dans le contexte de la Décennie « vaincre la violence ».

Une équipe de « Lettres vivantes » s'est rendue au Pakistan, du 24 novembre

au 1<sup>er</sup> décembre. Selon la délégation, les attentats de Mumbai risquent d'exacerber les relations interreligieuses déjà tendues dans le pays. « La guerre contre la terreur » a des conséquences désastreuses sur les chrétiens locaux, considérés comme un bras de l'Occident. Ainsi, les incursions en territoire pakistanais des forces armées menées par les Etats-Unis qui opèrent en Afghanistan rendent la situation des chrétiens pakistanais encore plus précaire qu'en temps normal. (WCC)

---

■ Info

### Accueil des petits, la Suisse mal notée

L'UNICEF s'est intéressé en 2008 à la situation des jeunes enfants dans les pays les plus riches du monde où 80 % des 3 à 6 ans et 25 % des moins de 3 ans sont pris en charge dans des structures extra-familiales d'éducation ou de garde. Pour déterminer si cette évolution représente une chance pour les enfants, l'UNICEF a examiné ces structures d'accueil sous dix critères et publié ses résultats dans un rapport publié le 11 décembre, intitulé *Bilan Innocenti 8. La transition en cours dans la garde et l'éducation de l'enfant*.

L'étude s'attache à l'attitude générale des Etats face aux structures d'accueil extra-familiales, examine si ces structures sont accessibles à tous ainsi que la qualité de leurs prestations, et enfin quel est le rôle de l'environnement social de l'enfant. La Suisse est mal notée. Seules trois autres nations sur les vingt-cinq prises en considération font moins bien, et seuls trois des dix critères retenus sont satisfaits, à savoir : 80 % des responsables de la prise en charge sont au bénéfice d'une formation ; un éducateur/éducatrice s'occupe de 15 en-

fants au maximum ; moins de 10 % des enfants du pays sont pauvres.

Côté mauvais points, le soutien apporté par l'Etat aux structures d'accueil extra-familiales s'élève à moins d'un tiers du minimum défini par l'UNICEF (1 % du PIB) ; seuls 2 pays de l'OCDE, l'Irlande et la Corée, consacrent moins de moyens que la Suisse à ce secteur. Ou encore, le fait que le pourcentage du personnel au bénéfice d'une formation dispensée par une haute école n'atteigne pas le seuil minimum fixé de 50 %. Autre problème soulevé par le rapport, le congé maternité. Il est non seulement trop court (16 semaines), ce qui ne permet pas aux parents de nouer des liens profonds avec leur enfant, mais il ne peut pas être réparti entre le père et la mère, comme c'est le cas dans bien d'autres pays. [www.unicef.ch/reportcard8](http://www.unicef.ch/reportcard8)

---

## ■ Info

### Jeunes et spiritualité

Une étude sur la jeunesse et la spiritualité, financée par le Center for Spiritual Development in Childhood and Adolescence (USA), a été menée pendant deux ans, dans 16 pays, sur 6 continents, auprès de 7000 personnes. « Dans la plupart des pays où l'étude a été menée, seuls 7 % des jeunes en moyenne ont déclaré qu'ils ne croient pas que la vie ait une dimension spirituelle ou qu'ils ne savent pas », indique le rapport. La plupart des jeunes sondés disent parler rarement de spiritualité, mais souhaiteraient en avoir la possibilité.

Autre conclusion du rapport, « parmi les jeunes qui pensent que la vie revêt une dimension spirituelle, la plupart tendent à penser que cette dimension consiste à "croire que la vie a un but", "croire en Dieu" ou "se fier à son instinct". » Les réponses varient selon les cultures. Ainsi

les jeunes des Etats-Unis sont 41 % à penser que le fait d'être spirituel est étroitement associé à la croyance que la vie a un but, et 33 % à la croyance en Dieu. En comparaison, pour les jeunes interrogés en Inde, être spirituel signifie être fidèle à son instinct (38 %) et croire en Dieu (33 %).

Le Centre pour le développement spirituel pendant l'enfance et l'adolescence, qui dépend du Search Institute, est une initiative mondiale ayant pour objectif de faire avancer l'étude scientifique du développement spirituel des jeunes. Il est principalement subventionné par la Fondation John Templeton, créée en 1987 par un milliardaire britannique lié au fondamentalisme protestant. La Fondation distribue dans le monde entier des fonds à des projets scientifiques (astrophysique, biologie, médecine, psychologie...) visant au rapprochement entre « science et religion ».

---

## ■ Info

### Religion et politique : nouvelles recherches

Le premier pôle d'excellence (projets de recherches universitaires interdisciplinaires) sur le thème des religions s'est ouvert, le 5 décembre, à l'Université de Münster, en Allemagne : 30 professeurs et 70 jeunes chercheurs travailleront sur le potentiel de violence et les prétentions à la vérité des différentes religions, ainsi que sur le rapport des religions à la politique. Le projet est soutenu par l'Etat fédéral et les Länder à raison de 56 millions de francs, répartis sur 5 ans.

Selon le professeur d'histoire Gerd Althoff, les religions vont marquer l'avenir de la société. « La thèse selon laquelle les religions peuvent à tout moment disparaître en tant que force publique ne s'est pas du tout vérifiée. » (Apic)

# Les défauts de nos qualités

*Jamais je n'aurais pensé que les débats qui animent la vie politique et économique en Suisse allaient m'éclairer sur le plan spirituel. Et pourtant... Au fil des derniers mois, l'actualité a montré la détermination de certaines personnes à retourner au pouvoir ou à y rester, alors que ce retour ou ce maintien n'avait pratiquement aucune chance de se réaliser. Des hommes qui pendant des années avaient fait preuve de flair, d'esprit d'analyse, d'initiative, de réalisme politique ont refusé de voir que le train de l'histoire les avait laissés sur le quai. Pour le dire de façon un peu provocante, les qualités qui leur avaient permis de « réussir », d'atteindre le pouvoir, de s'y maintenir un temps, sont devenues causes de leur chute.*

*Mon but évidemment n'est pas de faire de l'analyse politique, d'autres s'y attellent très bien, mais plutôt de réfléchir sur l'universalisme de cette expérience. A partir de quand une qualité peut-elle devenir un défaut ? Comment, par exemple, la détermination à bien faire se transforme-t-elle en entêtement ?*

*La difficulté d'y voir clair vient justement de ce désir de faire bien ou mieux. On ne s'acharne pas à persévérer dans une voie quand on pense qu'elle est mauvaise. Parfois on s'estime le plus apte à continuer, ou encore investi d'une véritable mission. Il est donc question de générosité, de don de soi ; des qualités somme toute ! D'où la difficulté de reconnaître l'erreur. D'où vient-elle ?*

*Je pense que le passage du bien au moins bien s'insinue subrepticement. Tout d'abord, on regarde en arrière, considérant tous les succès entraînés par certaines qualités, comme le flair ou la détermination. Puis on note combien notre implication personnelle a été importante dans leurs réalisations. Et ainsi, très subtilement, le rôle des autres, leur aide, leurs conseils, leur dévouement apparaissent comme accessoires, pire, comme la conséquence logique de notre propre capacité de persuasion, de notre dynamisme. C'est un peu comme si la subtilité et la complexité de la situation étaient escamotées, comme si nous perdions contact avec la réalité et ses nuances. Nous courons alors le risque de nous embourber dans une action qui ne tient compte que des éléments qui confirment notre propre perception des choses.*

*Le seul moyen de débusquer cette lente évolution est de prendre le temps de faire le point et de s'arrêter sur l'enchaînement de nos pensées, pour découvrir à partir de quel moment la bonne et généreuse idée du départ nous a conduits à juger et à dénigrer l'action des autres.*

*J'ignore les conséquences de l'entêtement dans la vie politique. Je sais, par contre, que dans la vie spirituelle, cet éloignement de la complexité du réel peut être très douloureux et nous conduire à de fausses décisions.*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

# Le Christ a multiplié deux fois les pains

●●● **Ariel Álvarez Valdés**, *Santiago del Estero (Argentine)*  
*Prêtre, professeur de saintes Ecritures au Grand séminaire*  
*et de théologie à l'Université catholique*

Jésus se trouvait sur les bords du lac de Galilée ; il était entouré d'une grande foule ; au bout d'un certain temps la foule a eu faim ; Jésus demanda à ses disciples où trouver de la nourriture ; ils répondirent que ce n'était pas possible ; quelqu'un offrit quelques pains et des poissons ; Jésus fit asseoir la foule sur le sol ; il prit les pains, les bénit et les distribua à la foule ; tous mangèrent à leur faim ; il en resta plusieurs paniers (Mc 6,34-44 et 8,1-9). Matthieu aussi rapporta deux multiplications, alors que Luc et Jean, qui pensaient peut-être qu'il ne fallait pas dire deux fois la même chose, préférèrent ne raconter que le premier épisode. Pourquoi alors ce doublon ? Une première remarque : Jésus n'a opéré qu'une seule multiplication des pains. Les deux narrations se ressemblent tellement quant au contenu, à la forme et aux détails, que, par moments, elles sont pratiquement identiques. Que durant la brève vie publique de Jésus des circonstances si ressemblantes se soient produites à deux reprises, de surcroît avec les mêmes protagonistes, relèverait d'un invraisemblable hasard. Une autre raison permet de douter de ce double miracle. Au cours de la deuxième multiplication des pains, lorsque Jésus invite ses disciples à donner à manger à la foule, ils répliquent : « Où prendre de quoi rassasier de pains ces gens, ici, dans un désert ? » (Mc 8,4). Une ré-

ponse qui ne tiendrait pas si les disciples avaient déjà été témoins d'une multiplication ; ils se souviendraient que Jésus a déjà nourri miraculeusement une foule ! Historiquement donc, il a dû n'y avoir qu'un seul miracle des pains, présenté plus tardivement en deux versions, comme s'il s'agissait de deux événements distincts.

## Tous invités au repas

La réponse de ce dédoublement se trouve dans l'importance accordée dans les premiers temps à ce miracle. Les communautés chrétiennes l'ont certainement considéré comme le plus révélateur parmi tous ceux opérés par Jésus, comme semble aussi l'indiquer le fait qu'il soit le seul à être rapporté par les quatre Evangiles.

Son importance ne relève pas de l'événement en lui-même (d'autres miracles, telle la résurrection de Lazare, sont plus impressionnants) mais parce qu'il constitue un symbole de l'eucharistie. Les premiers chrétiens ont très vite perçu que la multiplication des pains annonçait l'eucharistie que Jésus célébrera lors de la dernière Cène.

En distribuant les pains à la foule, Jésus convie toute l'humanité à participer à une autre table, celle de l'eucharistie,

*D'ordinaire, les Evangiles ne répètent pas plusieurs fois un miracle de Jésus. Au contraire, pour souligner la diversité de ses pouvoirs, ils préfèrent insister sur la variété de ses activités. Or, curieusement, l'Evangile de Marc réitère deux fois, au quasi-détail près, le miracle de la multiplication des pains. Qu'est-ce que les Evangiles cherchent à nous enseigner ainsi ? Que l'eucharistie est offerte à tous.*

où il distribue un autre pain, son propre corps. Jésus invite la foule à ne pas se rassasier uniquement de nourriture et à se remplir l'estomac, mais à rechercher un autre pain, celui qui donne la vie éternelle (Jn 6,52-58). Le 4<sup>e</sup> Evangile montre ainsi que le miracle est compris comme une annonce de l'eucharistie. La multiplication des pains permet donc de développer une catéchèse sur l'importance de l'eucharistie.

Ce miracle présente cependant un inconvénient : Jésus l'opère sur la rive occidentale du lac de Galilée, en territoire juif et donc pour un groupe de Juifs (Mc 6,32), comme si l'invitation à participer à l'eucharistie s'adressait exclusivement aux Juifs et non aux autres peuples.

Lorsque, peu après la mort de Jésus, les premiers chrétiens commencent à annoncer l'Evangile aux païens, ils éprouvent le besoin de leur dire clairement qu'ils sont eux aussi invités à participer à l'eucharistie et à recevoir le corps de Jésus ; que Jésus est venu pour sauver les Juifs et les païens. Aussi créent-ils un récit parallèle de la multiplication des pains, fort semblable au premier, mais situé cette fois sur la rive orientale du lac de Galilée, en territoire païen (Mc 7,31) : Jésus multiplie les pains pour les étrangers et les invite à l'eucharistie.

Les rédacteurs du second épisode s'efforcent de le rendre le plus semblable possible à l'original, mais ils y introduisent une série de variantes, de sorte que chaque récit transmette son propre message.

## Les chiffres

La première multiplication, adressée aux Juifs, est faite à partir de 5 pains (Mc 6,38). Pour les Juifs, 5 est un chiffre symbolique important : il représente

le Pentateuque (les 5 premiers livres de la Bible) qui contient la loi de Moïse et qui est comme la nourriture de leur âme. Avec les 5 pains, Jésus annonce qu'il est la nourriture nouvelle qui remplace la loi ancienne.

La deuxième multiplication, par contre, adressée aux païens, se fait avec 7 pains (Mc 8,5) parce que, selon la croyance populaire, il y avait dans le monde 70 nations païennes dont la Bible nous donne la liste (Gn 10) : 7 est le chiffre idéal pour les représenter.

Lors de la première multiplication, 5000 personnes mangent (Mc 6,44), c'est-à-dire 5 (chiffre sacré des Juifs) multiplié par 1000 (qui signifie « multitude »), soit la multitude du peuple juif. Par contre, lors de la deuxième multiplication, 4000 personnes sont nourries (Mc 8,9) : 4 (les 4 points cardinaux) multiplié par 1000, ou la multitude des peuples de la terre.

Après la première multiplication, les 12 couffins de restes (Mc 6,43) font allusion aux 12 tribus d'Israël, alors que les 7 corbeilles de la deuxième multiplication (Mc 8,8) renvoient aux nations païennes. Le premier récit dit que la foule vient des villes voisines (Mc 6,33) : il fallait bien représenter le peuple juif proche de Jésus. Dans le deuxième récit, les gens sont venus « de loin » (Mc 8,3) : ils désignent les nations païennes, éloignées du judaïsme.

Selon le premier récit, les gens n'attendent qu'un jour avant que les pains soient multipliés (Mc 6,35), ce qui montre la rapidité avec laquelle le peuple juif a pu bénéficier de l'eucharistie. Dans le second cas, les gens restent trois jours sans manger (Mc 8,2), allusion à la résurrection au troisième jour, après laquelle l'Evangile parvient jusqu'aux païens.

Le premier récit explique encore que la foule se répartit en groupes de 100 ou de 50 personnes pour manger (Mc 6,40),

tout comme le peuple d'Israël, au cours de sa marche dans le désert, était organisé en groupes de 100 et de 50 (Ex 18,25 ; Dt 1,15). Dans le second récit, la foule s'organise spontanément pour manger, témoignant de la liberté des peuples païens face aux institutions juives. Lors du premier miracle, ce sont les apôtres qui prennent l'initiative ; ils ont pitié des gens qui ont faim (Mc 6,35-36) : une manière de montrer la préoccupation des premiers chrétiens pour transmettre l'Évangile aux Juifs. Dans le second miracle, les apôtres ne réagissent pas ; c'est Jésus qui attire leur attention, trois jours plus tard, sur la faim de la foule (Mc 8,1-3) : sont soulignés ainsi la méfiance et le retard des premiers chrétiens à prêcher l'Évangile aux païens.

Dans le premier récit, Jésus a pitié de la foule, « parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Mc 6,34). L'Évangile cite ici une prophétie d'Ezéchiel (Ez 34,5-6) qui annonce que Dieu se préoccupera de la faim de son peuple (Ez 34,13). Par contre, le second récit dit que Jésus a pitié des foules « car voilà déjà trois jours qu'ils restent auprès de moi et ils n'ont pas de quoi manger » (Mc 8,2). Il laisse entendre que, même s'ils n'ont pas fait l'objet de la prophétie, Dieu aime les païens et se soucie de leur faim.

Pour le premier miracle, les gens s'étendent « sur l'herbe verte » (Mc 6,39). Il s'agit d'une allusion au psaume 23, bien connu des Juifs, qui dit : « Le Seigneur est mon berger, rien ne me manque ; sur des prés d'herbe fraîche il me fait reposer » (v. 1-2). Dans le deuxième miracle, la foule s'étend « sur la terre » (8,6) qui symbolise l'universalité, la totalité du monde d'où procèdent les païens.

Après le repas avec les Juifs, les restes sont recueillis dans 12 « couffins » (Mc 6,43). Le mot grec utilisé (*kóffinos*) désigne des petits récipients faits de roseaux

et d'osier tressés, d'un usage courant chez les Juifs. Les restes du repas avec les païens ont remplis 7 « corbeilles » (Mc 8,8). Ici, le mot grec (*spyris*) fait allusion à de grands paniers de chanvre que les païens employaient pour leurs provisions. Le grand format de ces corbeilles symbolise la multitude des peuples païens invités à l'eucharistie.

Pour le premier miracle, Jésus prend les pains et les bénit (Mc 6,41), alors que dans le second, il prend les pains et il rend grâce (Mc 8,6). Les deux expressions signifient la même chose ; elles se réfèrent à l'acte de bénir Dieu pour les aliments, avant de manger. Mais « prononcer la bénédiction » (*eulogéin* en grec) est l'expression typique employée par les Juifs dans le cercle familial, alors que « rendre grâce » (*eucharistéin* en grec) est la formule en usage dans les milieux grecs, c'est-à-dire païens.

## Un seul peuple

Pour résumer : Jésus a réalisé le miracle de la multiplication des pains sur les bords du lac de Galilée, au terme d'une longue journée d'enseignement aux Juifs. Avec le temps, dans la mesure où les chrétiens ont pris conscience que Jésus était le Messie attendu, le miracle a acquis une énorme importance. Comme anticipation de l'eucharistie, il annonçait le « repas du salut » auquel les croyants prenaient part pour rencontrer Jésus et hâter la venue du Règne de Dieu.

Lorsque l'Évangile fut annoncé aux païens, le besoin se fit sentir de les inviter aussi à l'eucharistie. C'est alors qu'apparut une nouvelle présentation du miracle, situé, cette fois, en territoire païen. Deux récits ont été forgés, à peu près identiques quant à la forme et à la structure, mais comportant chacun des détails propres.

Un épisode ultérieur de l'Évangile confirme le symbolisme de ces détails en relation avec les deux mondes juif et païen. A l'issue du second miracle, Jésus se dirige en barque vers le territoire des païens pour y annoncer l'Évangile. Prenant acte de l'inquiétude de ses disciples, contrariés d'aller missionner à l'étranger, il leur dit : « Vous ne comprenez pas encore et vous ne saisissez pas ? Avez-vous donc l'esprit bouché, des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre ? Et ne vous rappelez-vous pas, quand j'ai rompu les cinq pains pour les cinq mille hommes, combien de couffins pleins de morceaux avez-vous emportés ? - Ils lui disent : Douze - Et lors des sept pour les quatre mille hommes, combien de corbeilles pleines de morceaux avez-vous emportées ? - Et ils disent : Sept. - Alors il leur dit : Ne comprenez-vous pas encore ? » (Mc 8,17-21).

Ce dialogue montre le poids symbolique des chiffres de la multiplication des pains : ils signifient que le peuple juif (les 5000) tout comme le peuple païen (les 4000) sont appelés à ne former qu'un seul peuple, chacun avec ses spécificités et ses traits caractéristiques, unis sous l'autorité et l'amour du Seigneur, et partageant un même pain.

Les premiers chrétiens ont fait preuve de beaucoup de sensibilité. Préoccupés par le fait que les païens se sentaient exclus de l'eucharistie et s'en écartaient, ils ont affirmé clairement que le Maître de Nazareth était le maître de tous et qu'il était venu pour tous.

## Une nouvelle Cène

Les chrétiens modernes n'ont pas la même sensibilité. Au contraire ! Beaucoup considèrent la communion dominicale comme un privilège réservé à certains, la récompense des bons, le cer-

tificat délivré à leur sainteté personnelle, le prix des mérites accumulés durant la semaine. Sans cesse, ils trouvent de nouveaux motifs pour s'éloigner de la communion ou pour en exclure d'autres catégories de personnes, considérées indignes de s'approcher de Jésus.

La communion est la nourriture des faibles, l'aliment de ceux qui ont perdu le nord et qui recourent au Christ pour qu'il les tire de leur misère et mette un peu de lumière dans leur vie. Plutôt que de critiquer ceux qui communient, il vaudrait mieux se désoler de ce que de plus en plus de personnes se montrent indifférentes et s'écartent de la communion, de nos assemblées, du service qu'on pourrait leur rendre, de l'attention qu'on pourrait leur porter.

Les chrétiens qui inventèrent le second récit de la multiplication des pains ont imaginé une scène qui, historiquement, n'existait pas, mais qui reflétait parfaitement la volonté de Jésus : que personne ne soit privé de son pain, de son amour, de son amitié. Aujourd'hui encore, le rêve de l'Église est que les millions de frères et sœurs qui sont désorientés et éloignés puissent rejoindre la communauté chrétienne et s'y sentir à l'aise, sans se trouver marginalisés ni refoulés, pour que Jésus puisse leur partager le pain. Un pain que l'Église tarde trop à leur distribuer.

**A.Á. V.**

(traduction : P. Emonet)

# Calvin

## Le drame de la puissance divine

●●● **Jean-Blaise Fellay s.j.**, Villars-sur-Glâne  
Directeur du Centre interdiocésain de formation théologique

La théologie du XV<sup>e</sup> siècle s'efforce de souligner la puissance absolue de Dieu et sa liberté souveraine. La situation humaine, par contre, est marquée par le tragique. La peste noire qui, dans ses attaques régulières, peut emporter la moitié de la population d'une ville ou d'un village, donne à la piété une dimension funèbre. Danses des morts, chapelles funéraires, messes pour les défunts se multiplient.

A Genève, 200 prêtres vivent en majorité de cette ressource, au service d'une population de 10 à 12 000 habitants. La ville compte en plus quatre couvents d'hommes. Elle est couronnée par la cité épiscopale, où l'évêque, qui est également le prince de la ville, vit avec les chanoines et ses officiers à l'abri d'une petite enceinte. C'est dire le poids de la dimension religieuse dans la cité et des dévotions qui tournent autour de la mort. Ajoutons que la prédication insiste sur l'enfer et la damnation. Le bon chrétien tremble pour son salut et celui de ses proches. C'est la raison du succès des indulgences, qui abrègent le séjour au purgatoire, et l'importance de toutes les prières pour les défunts. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, de profiter des plaisirs de la vie. Le bourg est richement doté en tavernes, étuves et bordels. Plaisir et angoisse mêlés tissent l'arrière-plan de cette fin du Moyen Age.

Cette tension n'épargne pas les religieux. Dans son couvent des Ermites de saint Augustin, à Erfurt, en Allemagne, Frère Martin Luther en est tourmenté, malgré une vie fort austère. Il en est délivré lors d'une expérience spirituelle dans laquelle il comprend toute la portée d'une parole de saint Paul dans l'épître aux Romains : l'homme est sauvé par la foi seule, sans les œuvres. La foi, c'est de faire confiance à la miséricorde divine. C'est tout ce qu'il est demandé à l'homme de faire et tout ce qu'il peut réaliser.

Car ce début de XVI<sup>e</sup> siècle est dominé par la théologie augustinienne et sa lecture de l'épître de St Paul aux Romains. Depuis le péché d'Adam, l'homme est complètement corrompu, il est incapable d'aucune œuvre méritoire ; seule la grâce peut le sauver. Croire en la miséricorde divine et en l'action exclusive de Dieu, telle est la foi, tel est l'Évangile pour Martin Luther.

### Quelle liberté ?

Mais si Dieu fait tout, que reste-t-il à l'homme, quelle est sa liberté ? C'est ce qu'Erasmus, théologien humaniste et grand lecteur des Évangiles, fait remarquer à Luther : si Dieu décide de tout, tu en fais un tyran « pire que Denys de Syracuse ». Tu as vu juste, rétorque Luther, l'homme n'a pas plus d'autonomie qu'une monture conduite par son

*On ne comprend rien au XVI<sup>e</sup> siècle européen, si l'on néglige l'incroyable passion religieuse qui imprègne tous les partis, protestants, catholiques, hérétiques de tout poil. Les polémistes catholiques avaient tort de dénoncer des problématiques trop humaines dans l'œuvre de Calvin. Ce qui le passionne, c'est Dieu, sa gloire et sa grandeur : « Soli Deo gloria ». Cette conviction fait à la fois la grandeur et la problématique du calvinisme.*

cavalier à sa guise : Dieu pour le salut, le diable pour la perte. La vraie piété, c'est de croire dans la puissance unique de Dieu. Le libre arbitre n'existe pas, « c'est ce que la raison elle-même est forcée d'accepter », conclut le réformateur dans le *Serf arbitre*.<sup>1</sup>

Luther ne craint pas les antinomies car il affirme par ailleurs la liberté chrétienne. Le chrétien, s'il est esclave, est libre à l'égard de tout en tant qu'élu. Les médiations, l'Eglise, l'Etat et, bien sûr, le pape, les saints, la messe, les dévotions ne sont qu'un appoint, au mieux indifférent, au pire nuisible voire damnable. Cette affirmation de la liberté chrétienne recueille un fort écho. Les paysans la comprennent comme la suppression des impôts ; les « enthousiastes », comme le congé donné à l'Etat, à la propriété privée, au mariage, à la famille. Les deux courants s'unissent dans une formidable rébellion que Luther condamne : fausse conception de la liberté chrétienne. La révolte des paysans est écrasée, deux cent mille morts.

Le réformateur se rend compte que la foi seule ne suffit pas. Il commence alors un énorme travail de reconstruction ecclésiale : bible, catéchisme, chants, liturgie. Une nouvelle Eglise est en train de naître. Et une nouvelle culture germanique. C'est dans ce contexte qu'apparaît Calvin. Il partage la théologie de Luther, qu'il systématisé dans *l'Institution chrétienne*, premier ouvrage de dogmatique protestante en langue française. Pour lui, le danger principal vient des esprits exaltés et séditeux. Il a combattu les anabaptistes à Strasbourg et épousé la veuve de l'un d'eux. Il souhaite une Eglise solidement organisée, implantée dans une cité véritablement transformée. La discipline ecclésiastique est au cœur du projet calviniste.

Etrange, non, si tout dépend du décret divin, qu'il faille si fort organiser la cité terrestre ? Cela remonte aussi à Augustin. Pour l'évêque d'Hippone, avant le péché originel, l'homme n'avait pas besoin de loi, de société organisée et encore moins de justice répressive. Il agissait spontanément dans le bien et la justice. L'Etat et la puissance du glaive qui le caractérise sont destinés à la répression des méchants seulement. Luther insiste là-dessus : la fonction de la répression est de protéger les élus qui, eux, n'ont pas besoin de loi. Mais c'était trop optimiste, les désordres des « enthousiastes » l'ont montré ; il faut donc joindre l'efficacité de l'Etat à la prédication de l'Evangile pour obtenir la réformation de l'Eglise.

## Genève, cité-Eglise

On a dit que le premier Luther se demandait : comment puis-je être sauvé ? Zwingli, curé de ville, s'inquiétait : comment réformer ma paroisse ? Et Calvin, juriste de formation, et qui n'a jamais été prêtre, se disait : comment réaliser une cité chrétienne ? C'est à quoi il va s'atteler.

« Avant mon arrivée à Genève, dit-il sur son lit de mort, il n'y avait aucune réformation, on prêchait juste un peu. » « Il ne suffit pas que chaque citoyen soit chrétien, il faut que l'Etat lui-même le devienne. »<sup>2</sup> Calvin met sur pied le contrôle de la cité : une confession de foi à laquelle tous les habitants doivent souscrire, et le Consistoire dans lequel siègent les pasteurs et des magistrats. Ils

1 • Cf. *Du serf arbitre de Luther suivi de Erasme Diatribe : du libre arbitre*, Gallimard, Paris 2001, 720 p. (n.d.l.r.)

2 • René Guerdan, *Histoire de Genève*, Mazars, Paris 1981, p. 84.

surveillent l'orthodoxie religieuse, les mœurs, les divertissements et les formes de piété des habitants. Genève devient une cité-Eglise vouée au service et à la gloire de Dieu, un centre international d'exportation idéologique.

Les imprimeurs, nombreux, éditent bibles et ouvrages théologiques. L'Académie forme des pasteurs pour l'Europe entière : imaginez un millier d'étudiants en théologie pour une ville d'environ quinze mille habitants. « Envoyez-moi du bois, je vous retournerai des flèches », dit le réformateur aux églises de la diaspora. Cela donne à Genève un grand prestige et suscite imitations et détestations.

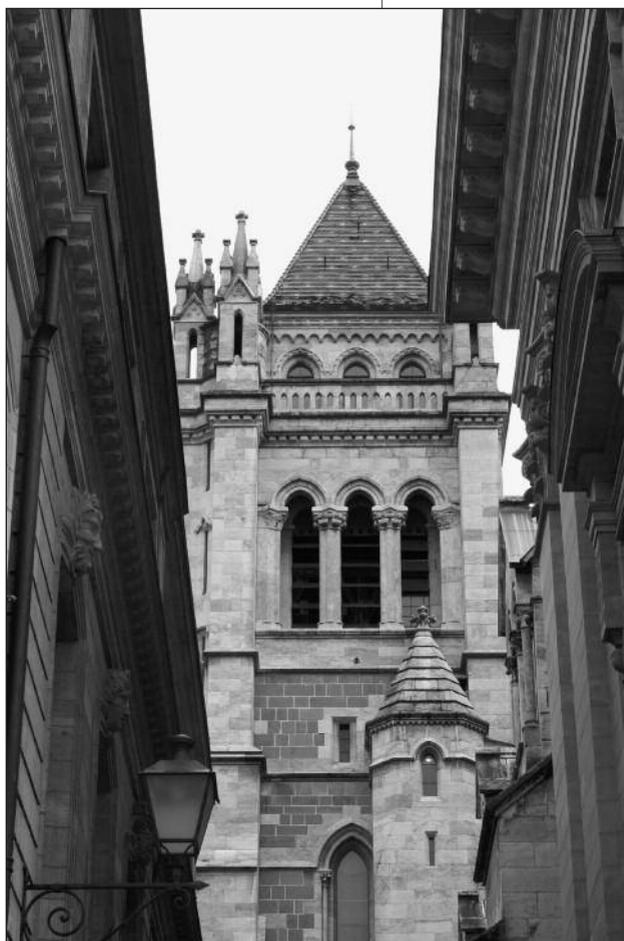
## La prédestination

Au-delà de l'importance donnée à la collaboration entre l'Eglise et l'Etat, la caractéristique principale du calvinisme, c'est la théologie de la double prédestination. Avant même la création du monde, Dieu a prédestiné une majorité d'hommes à la damnation et une minorité au salut. Tout ceci contribue à sa gloire car il se montre suprêmement juste en punissant le péché des méchants et suprêmement miséricordieux en sauvant des élus.

Partialité choquante ? Dans *L'Institution chrétienne*, Jean Calvin répond à ses objecteurs : pourquoi « Dieu se courrouce contre ses créatures, qui ne l'ont provoqué par aucune offense ; car de perdre et ruiner ceux que bon lui semble, c'est chose plus convenable à la cruauté d'un tyran, qu'à la droiture d'un

Juge. Ainsi il leur semble que les hommes ont bonne cause de se plaindre de Dieu, si par son pur vouloir, sans leur propre mérite, ils sont prédestinés à la mort éternelle. » Sa réponse à cette interprétation est simple : Dieu ne fait rien d'injuste car sa volonté est la règle suprême de toute justice. C'est une témérité de poser la question des causes de la volonté de Dieu, « vu qu'elle est, et à bon droit doit être, la cause de toutes les choses qui se font. [...] car la volonté de Dieu est tellement la règle suprême et souveraine de justice, que tout ce qu'il veut, il le faut tenir pour juste, d'autant qu'il le veut. »<sup>3</sup>

Cathédrale St-Pierre,  
rue du Cloître



3 • **Jean Calvin**, *L'Institution chrétienne* (1560), Livre III, chapitre XXIII, *Réfutation des calomnies dont on a toujours à tort blâmé cette doctrine* [de la prédestination] point 2, *Dieu ne serait-il pas injuste de vouer à la mort des créatures qui ne l'ont point encore offensé ?*

C'est l'expression de la liberté totale et souveraine de la volonté divine même à l'égard des conceptions humaines du bien et du mal.

Cette théologie suscite des réserves dans les Eglises sœurs et de l'indignation à Genève même. Jérôme Bolsec, un ancien carme passé à la Réforme, s'attaque à cette doctrine. Arrêté, il est chassé de la ville en 1551. Les autorités déclarent *L'Institution chrétienne* et son auteur référence officielle de la cité.<sup>4</sup>

Sébastien Castellion, ancien ami de Calvin, préfet du collège, se rebelle à son tour : « Quel est l'homme qui voudrait engendrer des enfants pour les détruire ? Si vous qui êtes mauvais, vous reculez d'horreur devant pareille intention, quelle impiété n'est-ce pas de l'attribuer à Dieu [...]. Un Dieu bon ne peut avoir créé ni par, ni pour la haine. » Il doit se réfugier à Bâle, où il est poursuivi par la détestation tenace de Calvin.

Le réformateur, lui, considère la prédestination comme une doctrine « consolante ». Il faut bien dire qu'il la voit du point de vue des élus ; quand il prêche sur le sujet, il dit « nous ». Et l'on peut comprendre que cette image d'un Dieu implacable envers les autres et attentif à ses fidèles dynamise une communauté et lui donne une capacité de résistance particulière. « J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü » (Mt 1,2), c'est réconfortant quand on appartient à la descendance de Jacob.

## Protestantisme libéral

La doctrine de la prédestination devient le cœur du calvinisme orthodoxe. Du synode de Dordrecht (1618) au *Consensus Helveticus* (1674), la doctrine ne fait que se durcir. Le renversement intervient au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. La Compagnie des pasteurs estime alors qu'il ne faut plus prêcher sur ces matières

« obscures et difficiles ». Le *Consensus* est aboli en 1706 et l'on renonce à exiger des pasteurs de souscrire à la profession de foi obligatoire avant de monter en chaire (1725). C'est la fin des confessions de foi officielles dans l'Eglise protestante de Genève.

C'est que nous sommes entrés dans l'époque des Lumières, le Dieu de la prédestination revêt un visage de partialité et d'arbitraire insupportable. Trois ans plus tard (1728), Jean-Jacques Rousseau fuit la ville, puis se convertit au catholicisme. Il va développer une anthropologie qui répudie le péché originel et défend la bonté native de l'homme. Dans une spiritualité à la fois naturaliste et évangélique, il voit en Jésus un modèle d'humanité. C'est de la société que vient le mal, et de la civilisation. Il faut écouter la conscience personnelle, lieu d'expression du divin. Elle seule ouvre le chemin vers la vertu et le bonheur.

Kant voit en Rousseau le Newton de la morale : il a retourné la théologie comme Newton a bouleversé la physique. Il félicite l'auteur de *La profession de foi du vicaire savoyard*, de présenter un Dieu qui « préfère infiniment l'homme de bonne volonté à l'élus ».

Qui oserait parler encore de *serf arbitre*, de grâce invincible, de prédestination éternelle, et surtout de l'inégalité la plus fondamentale qui soit : celle qui sépare les élus des damnés ? Une différence irrévocable, éternelle et voulue par Dieu. Cette prise de distance touche également les réformés romands. Dans l'*Encyclopédie d'Yverdon* (1770-1780), Elie Bertrand écrit à propos des calvinistes : « Calvin est pour eux un docteur respectable sans doute [...] mais point du tout un docteur infaillible, ni un maître

4 • Par une décision du Conseil du 9 novembre 1552.

qu'ils suivent sans examen. »<sup>5</sup> Cette idée de libre examen et de tolérance vient à prendre, chez de nombreux théologiens réformés, l'allure d'un dogme central. Ainsi Samuel Vincent (1787-1837) déclare : « Le fond du protestantisme, c'est l'Évangile ; sa forme, c'est la liberté d'examen. »<sup>6</sup>

A Genève même, Jean-Jacques Caton Chenevière (1783-1871), professeur à l'Académie, s'attaque au dogme de la Trinité, à la divinité du Christ, à l'idée de rédemption. Il rejette, dans ses *Essais théologiques*, le péché originel et la prédestination. Il veut une religion conforme à la raison, dénie la légitimité des confessions de foi et s'efforce de démontrer qu'elles sont le contraire de l'esprit protestant, qui est celui du libre examen. De fait, l'évolution du temps a rongé les principes de base que Luther avait posés : la foi seule... on y a ajouté les confessions de foi, l'État confessionnel et son glaive ; la grâce seule... plus le moralisme, le piétisme, le méthodisme, l'évangélisme ; le Christ seul... plus les Églises d'État, les alliances politiques et militaires ; la Bible seule... plus les écoles d'interprétation, le scientisme, l'historicisme.

Le cœur du protestantisme devient le rejet d'une mentalité d'autorité et de tradition, identifiée au catholicisme, pour devenir l'art de juger et de critiquer avec tous les moyens de la science et de la raison. C'est le programme du protestantisme libéral, ce n'est, bien sûr, pas du tout celui de Calvin.

5 • **Bernard Reymond**, *Le protestantisme et Calvin. Que faire d'un aïeul si encombrant ?* Labor et Fides, Genève 2008, p. 63. (Voir sa recension p. 39.)

6 • Ibid. p. 76.

7 • **Marc Faessler**, *La double prédestination chez Calvin. L'intention et le durcissement*. Bulletin du Centre protestant d'études, novembre 2006, p. 14.

De fait, le règne de l'exégèse historico-critique a gravement atteint l'autorité magistérielle de la Bible. Le texte n'est plus qu'un témoin de positions historiquement datées, dans un livre qui n'est qu'un rassemblement d'ouvrages disparates, aux théologies contrastées et parfois contradictoires.

## Un homme de son siècle

Malgré les efforts de biographes comme Doumergue ou Merle d'Aubigné, la distance par rapport aux thèses calvinien-nes n'a fait que croître. On crédite Calvin de valeurs plus ou moins anachroniques, comme une orientation vers la démocratie, le capitalisme ou la liberté de conscience. On ferait mieux de le prendre comme il est, implanté dans son siècle, avec une conception extrêmement forte de la toute-puissance divine et la capacité d'en supporter l'odieux.

Revenant sur la double prédestination, Marc Faessler, théologien genevois, fait remarquer combien elle s'ancre dans l'idée de la toute-puissance divine. N'y aurait-il pas moyen de penser la transcendance divine par l'autre bout, celui de la toute faiblesse ?

C'est un thème fondamental de la prédication de Jésus que celui des petits, des pauvres et des persécutés comme les aimés de Dieu. Chez Maurice Zundel, la pauvreté divine est au cœur de la théologie. Elle dessine les limites que se donne volontairement l'amour du Père dans sa relation avec la fragilité humaine. C'est certainement là une spiritualité qui a inspiré des saints contemporains, tels Mère Teresa, l'Abbé Pierre, Sœur Emmanuelle. Mais ne mélangeons pas les époques, faisons nos choix théologiques et ne récrivons pas l'histoire.

**J.-Bl. F.**

# Islam indonésien

## Deux courants contraires

●●● **Franz Dähler**, *Kriens*  
Journaliste<sup>1</sup>

*L'Indonésie est-elle en passe de devenir un Etat islamiste ? La question est lourde de sens car la population musulmane du pays (200 millions) dépasse celles de tous les pays arabes. Au cours de mon dernier séjour en Indonésie, j'ai vraiment eu l'impression que tel était le cas. Pourtant, bien des forces jeunes continuent à s'activer en faveur de la liberté religieuse.*

Depuis la chute du président Suharto en 1998, une forte tendance fédéraliste s'affirme en Indonésie. Quelques provinces en ont profité pour instaurer la *sharia*, principalement sous la forme de prescriptions vestimentaires pour les femmes, de lois contre la pornographie et de sanctions pour des délits comme le vol, l'adultère et les relations sexuelles avant mariage.

Pour l'instant, ces lois sont en vigueur dans les provinces d'Aceh (avec l'introduction de la peine du fouet), de Sumatra-Ouest (à Padang, les jeunes filles chrétiennes sont astreintes à porter le voile à l'école), de Java-Ouest, à Tangerang et Depok, de Sulawesi-Sud et de Kalimantan-Est. D'où l'impression d'une annexion culturelle, d'une arabisation par l'islam. Il est préoccupant de constater que, selon une enquête, 80 % des étudiants des principales universités d'Etat, autrefois très progressistes, préconisent l'introduction de la *sharia*. Le mouvement étudiant KAMMI influence les campus de ces Hautes écoles en faveur d'un Etat islamiste.

Autre inquiétude, entre 2004 et 2007, 110 églises ont été fermées ou détruites suite à des attaques de la part de musulmans. Le principal responsable de ces violences est le FPI (Front de défense islamique), proche de la mouvance wahhabite d'Arabie saoudite. En 2008, le Vendredi saint, le FPI a même exigé le démontage d'une grande tente que

la paroisse de Parung (entre Jakarta et Bogor) avait dressée pour pallier le manque d'église.

Ideologiquement, ce « Front » est soutenu par le Conseil islamique des juristes (MUI) reconnu par l'Etat. Il oppose au christianisme un solide barrage, condamne la sécularisation et le pluralisme et se signale par ses condamnations (*fatwa*) contre des musulmans libéraux tels que Ulil Abshar-Abdalla. La plupart des églises évangéliques sont fermées sous prétexte qu'elles ont été bâties sans l'autorisation de la population locale.

### Tuez les ahmadiyahs !

Depuis quelques années, le mouvement ahmadiyah fait l'objet d'une violente polémique. Ce mouvement, au fort caractère missionnaire, compte dans ses rangs des prix Nobel et des politiciens de poids. Mais le MUI, le FPI et le Forum Umat Islam (FUI) exigent sa suppression, de plus en plus souvent à coups d'actions violentes. Quelques mosquées ahmadiyahs ont même été détruites.

1 • L'auteur a travaillé 18 ans en Indonésie en qualité d'aumônier d'étudiants et d'enseignant de religion et d'éthique. Il y retourne régulièrement, notamment en tant que professeur invité dans des universités chrétiennes et musulmanes.

Ce mouvement a été fondé en Inde, à Quadian (Punjab), par Mirza Ghulam Ahmad (1839-1908) qui se considérait comme le *mahdi*, le messie attendu par les musulmans, une réapparition du prophète Mohammed. L'ahmadiyah reconnaît Mohammed comme prophète, le Coran comme révélation divine, le *jihad* comme lutte sainte qui exclut toute violence. L'islam en général et la majorité des musulmans indonésiens rejettent l'ahmadiyah sous prétexte qu'il remet en cause le caractère irrévocable du prophète Mohammed.

Face aux pressions exercées par le FPI et le MUI, le gouvernement indonésien du président Susilo Bambang Yudhoyono s'est montré passif et timoré, pour la bonne raison qu'il est dépendant du parti Golkar - le plus grand parti à l'époque de Suharto - infiltré par les musulmans. Le 1<sup>er</sup> juin 2008, il a tout de même ordonné l'arrestation de quelques meneurs du « Front » qui, aux cris de « Tuez les ahmadiyahs », avaient agressé violemment les participants à une manifestation pacifique en faveur de l'ahmadiyah et de la liberté religieuse.

Mais le président a aussi adressé, le 9 juin, un avertissement aux ahmadiyahs, leur demandant « d'accepter l'interprétation de l'islam généralement admise ». Le flou de la formulation permet d'interdire toute activité du mouvement, ce qui n'a pas manqué : un décret du gouverneur de Sumatra-Sud, en date du 1<sup>er</sup> septembre 2008, le lui interdit justement.

Le cas du mouvement ahmadiyah peut servir de critère lorsqu'il s'agit de vérifier dans quelle mesure le gouvernement respecte la liberté religieuse ou est prêt à la réprimer. C'est précisément sur ce terrain que se profile, à l'intérieur même de l'islam, un autre « Front », qui prend une autre direction.

## Des voix pour l'ouverture

*Défendre la liberté religieuse.* Tel est le titre d'un important document publié par l'Institut islamique pour l'étude de la religion et de la philosophie (LSAF) de Jakarta. Le sous-titre indique : *Entretiens avec des intellectuels musulmans et chrétiens sur la sécularisation, le libéralisme et le pluralisme dans le contexte indonésien.* Trente-trois auteurs musulmans et dix chrétiens y ont collaboré. Le large spectre des intellectuels musulmans est digne d'attention : on y trouve les recteurs des Universités islamiques de Jakarta et Yogyakarta, des professeurs aux Universités islamiques d'Etat tels que Quasim Mathar (Makassar) et Kautsar Azhari Noer (Jakarta), des personnalités politiques de premier plan comme Abdurrahman Wahid (président de 1999 à 2001), Amien Rais (anciennement président du grand parti PAN), Ahmad Syafii Maarif (jusqu'en 2004, président de la deuxième plus grande organisation populaire musulmane, Muhammadiyah), Said Aquil Siraj (président de la première organisation populaire musulmane, NU) et Dawam Rahaardjo, chef du LSAF.

Douze femmes, dont la plupart enseignent dans les universités, sont intervenues dans les interviews. Musdah Mulia, professeure à l'Université islamique de Jakarta, déplore que les femmes aient trop peu de droits dans les partis islamiques. Elle reproche aussi le gaspillage de 77 millions de roupies pour l'imposition de la *sharia* dans une province, alors que cet argent aurait pu être investi pour l'éducation et la lutte contre la faim. Gadis Arivia (professeure de philosophie à la Universitas Indonesia) s'oppose aux prescriptions vestimentaires et s'indigne du fait qu'un musulman a été puni pour avoir prié (*salat*) en

indonésien plutôt qu'en arabe. Pour elle, l'arabisation est incompatible avec la culture indonésienne.

D'une façon générale, les contributions plaident en faveur d'une séparation entre la religion et l'Etat (sécularisation) ; elles préconisent une interprétation du Coran qui tienne compte du contexte culturel et historique de la société indonésienne, sans pour autant tomber dans le relativisme et le syncrétisme ; elles défendent la liberté religieuse, même en faveur des ahmadiyahs, et réclament de la part des autorités une attitude plus résolue face à la violence religieuse. Elles refusent la *Dictature de la majorité populaire* dont se réclament les partis islamiques qui veulent imposer la *sharia* dans les provinces.

Théologiquement, leur argumentation s'appuie sur le Coran et sur la pratique du prophète Mohammed qui, à Médine, avait institué des structures sociales plutôt séculières et tolérantes, grâce auxquelles les musulmans, les juifs et les chrétiens purent vivre en paix les uns avec les autres. Ce document laisse ainsi deviner l'étonnant potentiel d'un islam humain et ouvert. Serait-il trop éloigné de la base ?

Aujourd'hui comme hier, les deux grandes organisations islamiques, NU et Muhammadiyah, militent en faveur d'une société pluraliste, fondée sur la *Pancasila*, les cinq grandes lignes fondatrices de la nation : la croyance en un Dieu unique, une humanité juste et civilisée, l'unité de l'Indonésie, une démocratie guidée par la sagesse à travers la délibération et la représentation, la justice sociale pour tout le peuple et l'exclusion de la *sharia* comme loi de la nation. Des petits groupes de plus en plus nombreux s'engagent dans le sens de ce document.

C'est ainsi que j'ai pu rencontrer à Yogyakarta deux associations d'étudiants musulmans et chrétiens, socialement engagés : le Simpul Iman Community et le Live in Groups. Les premiers militent en faveur de l'environnement et du reboisement des pentes du volcan Merapi ; les seconds visitent les centres spirituels et sociaux des différentes religions. Par exemple, à Pakem, ils ont passé une semaine dans un centre pour enfants handicapés, les accompagnant, les soignant et jouant avec eux. D'autres groupes religieux mixtes de jeunes choisissent de passer une semaine dans une école coranique ou dans un monastère bouddhiste, d'autres encore de travailler dans des écoles d'agriculture ou des ateliers de tissage. Tous n'ont qu'un but : vivre leur foi en commun, en s'engageant pratiquement. On trouve des groupes semblables dans de nombreuses villes. L'Université catholique Sanata Dharma relate ces initiatives dans une brochure intitulée *Différents les uns des autres, aimons-nous*. Ainsi progresse la conviction que musulmans et chrétiens doivent travailler ensemble.

## L'épouvantail de la pauvreté

L'économie joue un rôle décisif dans le développement religieux et culturel de l'Indonésie. A l'occasion d'un cours à la Faculté de théologie protestante (STT) de Jakarta, j'ai demandé si le fossé entre riches et pauvres s'élargissait dans le pays. Tous les participants ont répondu affirmativement. Après le souper, les étudiants m'ont invité à une discussion sur le problème de l'alimentation. Il existe en effet en Indonésie, des régions touchées par la famine. L'une des causes est la corruption des autorités, recrutées principalement parmi les anciens

cadres de l'époque Suharto. M.S. Kaban, ministre des Forêts, accorde généreusement des autorisations pour la déforestation, particulièrement en faveur des plantations de palmes qui rapportent de l'argent mais pour lesquelles on brûle de vastes régions de la forêt vierge. Quant au ministre du Plan social Abu Bakrie, il passe pour être l'homme le plus riche du Sud-Est asiatique.

Selon Franz Magnis Suseno s.j., professeur à la Faculté de philosophie de Jakarta STF, 160 millions d'Indonésiens vivent au-dessous du niveau de pauvreté fixé par l'ONU, soit 2 dollars de revenu par jour. Pour freiner la pauvreté, le gouvernement a dégagé 9 milliards d'euros (1/8 du budget total) pour subventionner les prix du mazout et de l'essence, soit le double de ce qu'il consacre à l'éducation. S'il lui venait l'idée de réduire de moitié ces subsides, des troubles éclateraient certainement.

Certes, en septembre 2008, le gouvernement a annoncé une croissance économique de 6 %, mais cela ne signifie rien quant à la « qualité » de cette croissance. De fait, 57,5 % profitent à Java, 24,2 % à Sumatra et 18,3 % seulement au reste du pays. L'agriculture n'a progressé que de 2 à 3 % et la plus grande partie de cette croissance concerne les plantations de palmes, dont la production est destinée à la production de biocarburants pour l'Occident, au détriment des réserves d'huile comestible pour les habitants du pays.

De ce fait, il devient facile aujourd'hui d'attirer des militants musulmans avec de l'argent, pour les mobiliser en faveur d'un « Etat idéal » régi par la *sharia*, dans lequel il n'y aurait plus ni corruption ni pauvreté. La misère économique et la faiblesse des autorités gouvernementales pourraient donc provoquer un revi-

rement en faveur d'un Etat islamiste. Ce retour en arrière aurait des conséquences fatales pour l'ensemble du pays.

## De nouvelles forces

Les candidats pour les élections présidentielles prévues cette année ne sont pas très convaincants, tels le général Wiranto, Megawati et Susilo Bambang Yudhoyono et, peut-être, le vice-président Jusuf Kalla. Ce sont des membres des « anciennes forces » qui ne laissent espérer aucun changement. Il serait temps que l'Indonésie prenne conscience de l'énorme potentiel qui est le sien dans le domaine religieux et dans sa jeunesse.

Les Eglises catholique et protestantes sont de plus en plus conscientes des besoins du pays en matière d'écologie et dans le domaine social. Il en va de même pour l'Islam, comme le montre clairement le document du LSAF. Pourquoi alors ne pas éduquer la jeunesse dans cette perspective afin que, plus tard, elle puisse assumer des postes à responsabilités ?

Du côté catholique, des cours appelés *Retnas* sont organisés depuis 1974 dans ce but. Ses diplômés, devenus entretemps professeurs, entrepreneurs ou politiciens, s'engagent à leur tour pour proposer ces cours au plan régional. Dans la mesure où ils pourraient s'étendre au niveau national, sous une forme qui inclurait aussi l'islam, les fruits ne tarderaient pas à apparaître, comme le laisse entendre la brochure déjà citée : *Différents les uns des autres, aimons-nous*.

**Fr. D.**

(traduction : P. Emonet)

# Inde : chrétiens violentés

## Derrière le nationalisme hindou

●●● **Michael Amaladoss s.j.**, Chennai (Inde)

*Institute of Dialogue with Cultures and Religions, Loyola College*

*Les conflits entre musulmans et hindous ont été nombreux en Inde' alors que ceux entre hindous et chrétiens, plutôt rares. Mais au cours des dernières années, dans les zones tribales du Gujarat, des chrétiens ont été attaqués et leurs chapelles brûlées. Les attaques les plus graves, les plus étendues et les plus longues ont eu lieu récemment dans l'Orissa, d'août à octobre 2008. Les causes sont moins d'ordre religieux que politico-économique. Explications.*

Le 24 août 2008, un hindou sannyasi dénommé Swami Laxmananda Saraswati ainsi que quatre de ses disciples ont été tués dans le quartier de Kandhamal, dans les régions montagneuses de l'Etat de l'Orissa (nord-est de la péninsule du sud de l'Inde, au sud du Bengale occidental). Lors de sa crémation, la procession funéraire a traversé de nombreux villages. La rumeur a couru alors que les chrétiens étaient à l'origine de son assassinat, ce qui a incité les foules hindoues à attaquer les chrétiens, leurs maisons, leurs institutions et leurs églises dans toute la zone. Beaucoup de chrétiens se sont réfugiés dans la forêt, tandis que leurs maisons étaient pillées et détruites.

Voici un état des lieux dans l'Orissa, après les massacres perpétrés entre le 24 août et le 4 octobre 2008 : 59 personnes tuées, 151 églises ou salles de prière détruites, 13 établissements scolaires et orphelinats attaqués, 4400 maisons brûlées, 300 villages chrétiens détruits, 15 000 blessés (hommes, femmes et enfants), 50 000 sans-abris réfugiés dans des camps. Une religieuse a été battue et violée. Vers la mi-septembre, le conflit s'est étendu à Karnataka dans le sud, sur la côte ouest : 22 églises détruites ; 20 personnes blessées. Quatre églises dans le Madhya Pra-

desh, trois à Kerala, une dans le Tamil Nadu et une à New Delhi ont également été attaquées.

Un groupe maoïste a pourtant revendiqué l'assassinat de Swami et de ses compagnons, considérés comme un facteur de division du peuple au nom de la religion. Mais les hindous ont préféré rendre responsables les chrétiens. Le gouvernement local a nommé une commission judiciaire pour découvrir la « vérité ». (Il faut en général quelques années avant de parvenir à une conclusion... C'est surtout un moyen d'éluider toute responsabilité immédiate.)

### Le mouvement Hindutva

A l'origine de ces vagues de violences, on trouve le Hindutva (*hindouité* ou *indianité*). Il s'agit d'un mouvement communautariste qui exacerbe le sentiment

- 
- 1 • En tant que minorité, les premiers sont souvent plus mal lotis que les seconds, la police et la plupart des institutions étant majoritairement composées d'hindous. Ces conflits se sont dégradés lorsque les musulmans ont choisi de riposter par des actions terroristes. Si habituellement les Indiens accusent les Pakistanais d'être derrière ce terrorisme, ils ont compris, l'an passé, que les terroristes sont des compatriotes, même si ceux-ci ont reçu une formation à l'étranger.

religieux à des fins politiques. Ses membres ne sont pas vraiment des fondamentalistes religieux : ils utilisent simplement la religion comme outil politique. Vieux de 90 ans, le Hindutva a de nombreuses ramifications. A sa base, on trouve une cellule appelée Rashtriya Swayamsevak Sangh - RSS (Organisation nationale de bénévoles) ; elle recrute ses militants parmi les hindous, leur donne une formation quasi-militaire et leur inculque des valeurs comme l'importance d'une identité hindouiste forte et la discipline personnelle. L'aile politique est le Bharatiya Janata Party - BJP (Parti du peuple indien), au pouvoir dans trois Etats, le Gujarat, le Madhya Pradesh et le Rajasthan, et membre du gouvernement dans les Etats d'Orissa et du Bihar. L'aile culturelle est le Vishwa Hindu Parishad - VHP (Conseil hindou mondial) et son bras armé est le Bajrang Dal (la Brigade Hanuman, Hanuman étant le dieu-singe, chef de l'armée de Rama, un avatar divin). Il existe d'autres organismes, pour les étudiants, les travailleurs, etc. L'ensemble de l'organisation est appelé le Sangh Parivar Hindou (Groupe de la famille hindoue). L'idéologie Hindutva se définit comme un nationalisme culturel. Elle considère l'hindouisme comme une culture qui détermine l'identité nationale indienne, plus que comme une religion. L'Inde doit donc devenir une nation hindoue, où les religions étrangères seront tolérées ; elle n'est pas seulement une patrie mais également une terre sainte. A ce titre, l'islam et le christianisme sont considérés comme des religions étrangères, puisque leurs terres saintes sont à l'étranger ; par contre, les autres religions du pays, comme le bouddhisme, le jaïnisme

et le sikhisme, sont perçues comme appartenant à la mouvance hindoue au sens large.

Cette idéologie est née en 1920 avec le livre *Hindutva* de Vinayak Damodar Savarkar ; mais déjà à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se développait l'aspiration à libérer les hindous du joug quasi-millénaire des musulmans et des chrétiens (britanniques). Lorsque l'Inde est devenue indépendante en 1947, Gandhi et Nehru ont opté pour un Etat laïque qui traite toutes les religions avec un égal respect. Mais de nos jours, le sentiment d'une certaine fierté d'être hindou, conjugué avec une légère antipathie à l'encontre des musulmans pour leur fondamenta-



lisme et des chrétiens pour leur prosélytisme, s'est répandu à tous les niveaux. Le mouvement Hindutva se construit en partie en suscitant chez les hindous la crainte d'être une minorité. Pourtant, ils constituent 80 % de la population du pays ; mais on leur répète qu'à l'échelle mondiale, ils sont une minorité par rapport aux communautés plus puissantes formées par les chrétiens et les musulmans. La présence chrétienne est également présentée comme une continuation du colonialisme. Dans une démocratie, les chiffres sont importants, et les partisans Hindutva ont accusé les musulmans et les chrétiens de se multiplier, les premiers grâce à leur fort taux de natalité et les seconds via les conversions, considérées comme un affront à la religion hindouiste.

### Le problème des conversions

Les conversions représentent un changement qui n'est pas seulement d'ordre religieux, mais aussi social et politique. De toute évidence, les musulmans et les chrétiens ne voteront pas pour le parti hindou. Les quelques conversions chrétiennes concernent surtout les dalits (les intouchables, qui sont au bas de l'échelle des castes) et les aborigènes, qui sont pauvres, sous-développés et exploités par les hindous riches et dominants.

Or les pauvres qui se convertissent au christianisme ont accès à l'éducation et aux soins au travers des institutions chrétiennes. Ils prennent conscience de leurs droits et deviennent plus exigeants. En outre, en tant que chrétiens, ils ne font pas partie, au moins techniquement, de l'ordre hiérarchique de la société hindoue. Les conversions ont donc pour effet d'émanciper les dalits et les aborigènes. Ceci bien sûr n'est pas appré-

cié des hindous économiquement et socialement dominants qui les exploitaient jusqu'à présent. C'est là une des causes de friction et de conflit.

Bien que la Constitution indienne confère à ses citoyens le droit de pratiquer et de diffuser toute religion, certains Etats (entre autres le Gujarat, l'Orissa, le Madhya Pradesh et le Rajasthan) ont adopté des lois interdisant la conversion forcée ou même toute incitation de cet ordre. Les personnes qui souhaitent se convertir doivent en informer le fonctionnaire du gouvernement local. Ces lois peuvent être utilisées pour harceler les « missionnaires » et les nouveaux convertis, même si cela ne s'est jamais produit à grande échelle. Dans certaines régions, il existe des projets visant à « reconverter » les gens à l'hindouisme. Au niveau national, le parti Hindutva ne recueille pour l'instant que 20 à 25 % des voix, mais il cherche à conquérir l'électorat hindou par une propagande mensongère contre les musulmans et les chrétiens. Il ne recourt à la violence contre les minorités que dans les Etats où le parti hindou est au pouvoir. Le gouvernement, qui réfléchit en terme d'appui politique, ferme les yeux sur les activités des hindous. Les policiers, dont la plupart sont hindous, ont tendance à prendre parti pour les leurs et n'appliquent pas le droit, à moins d'une forte directive gouvernementale en ce sens. Lors d'émeutes, la police est souvent débordée et impuissante ; elle ne recourt à des mesures énergiques que si elle est attaquée. Aussi, pour imposer l'Etat de droit, les autorités font parfois appel à des forces de police extérieures à l'Etat, envoyées par le gouvernement central.

## La situation dans l'Orissa

Le contexte étant connu, revenons à l'Orissa. La plupart des violences ont eu lieu dans le district intérieur de Kandhamal, où la majorité de la population (650 000) est constituée par de pauvres aborigènes (52 %) et des dalits (18 %). Les chrétiens sont environ 16 %, contre 2,4 % en moyenne au niveau de l'Etat ; 60 % d'entre eux sont des dalits appelés *panas*.

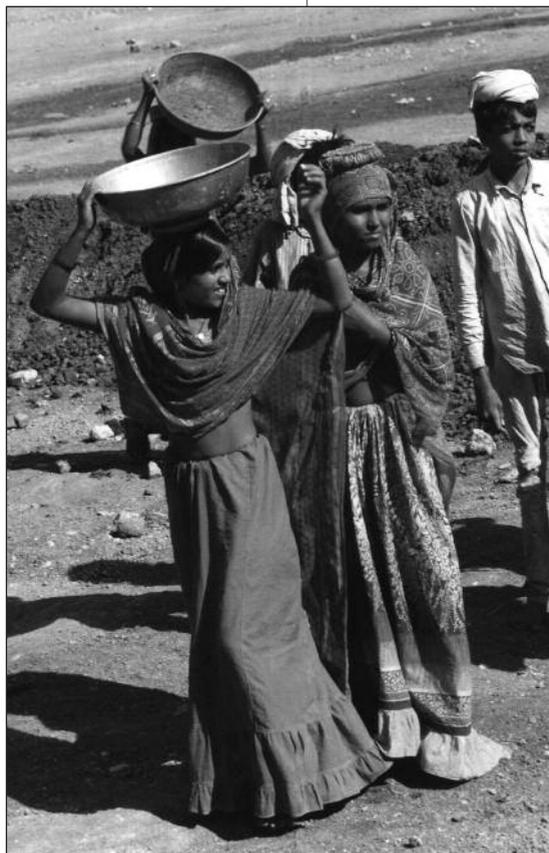
La région est essentiellement agricole, sous-développée et d'accès difficile. Il y a des tensions économiques et sociales entre les aborigènes et les dalits. Économiquement, les dalits semblent se porter légèrement mieux. On dit qu'ils ont été utilisés comme intermédiaires par les riches marchands de l'extérieur lors d'opérations de prêt. Ils en ont profité pour s'approprier des terres appartenant aux aborigènes.

Autre facteur de tension : la Constitution prévoit une discrimination positive au niveau de l'enseignement et des postes de fonctionnaires pour les aborigènes et les dalits. Mais les dalits qui deviennent chrétiens ne sont plus considérés comme dalits, puisque le système des castes est un phénomène essentiellement hindouiste. Par contre, les aborigènes restent aborigènes même quand ils deviennent chrétiens.

Aussi depuis quelque temps, les dalits bataillent-ils pour être reconnus en tant qu'aborigènes, ce qu'ils prétendent être à l'origine. Pour les dalits hindous, être classés comme aborigènes leur faciliterait la possession et le contrôle des terres, car il existe des lois qui protègent la propriété foncière. Pour les dalits chrétiens, cela leur ouvrirait l'accès aux programmes de discrimination positive.

Les aborigènes s'opposent à ces revendications parce qu'ils savent qu'ils seront dominés par les dalits, mieux éduqués et plus riches, qui leur raviront toutes les places réservées dans l'enseignement et les postes de fonctionnaires. Il y a même eu des affrontements occasionnels entre les deux groupes il y a quelques années. Plus récemment, les Hindutva ont ajouté une dimension religieuse à ce conflit socio-économique, en catégorisant les aborigènes comme un groupe hindou opposé aux dalits majoritairement chrétiens.

Le sannyasi qui a été tué était fortement engagé dans ce processus d'organisation politique des aborigènes en un groupe de militants hindous. Quand il a



été tué, les Hindutva ont sauté sur l'occasion pour accuser les dalits chrétiens d'avoir fomenté son meurtre et ils ont entraîné les aborigènes hindous dans la confrontation. Dans cette communauté composée principalement de chômeurs, de pauvres et d'opprimés, il n'a pas été difficile de trouver des jeunes prêts à évacuer leurs frustrations par la violence, surtout qu'il y avait là l'opportunité de piller des maisons de chrétiens...

La région étant éloignée des réseaux de communication et la présence policière y étant plutôt rare, les groupes de maraudeurs, munis d'armes de fabrication locale et de bidons d'essence, ont tout détruit sur leur passage sans rencontrer de résistance. Les chrétiens sans défense n'ont eu d'autre choix que de fuir dans la forêt pour sauver leur vie. Et même lorsque les policiers étaient là, ils n'étaient pas assez nombreux pour faire face à une foule en armes.

Sous prétexte que la région connaît des troubles, l'Eglise et des ONG indépendantes n'ont pas été autorisées à accéder aux camps de secours pour aider les gens. Les responsables de l'Eglise vivent sous la menace. Les chrétiens qui souhaitent retourner dans leurs villages et leurs maisons sont forcés par le mouvement Hindutva à se reconvertir à l'hindouisme.

Le gouvernement de l'Etat d'Orissa, allié au BJP, n'a pas manifesté beaucoup de zèle, de célérité et d'enthousiasme pour endiguer la violence. Or c'est l'Etat qui est responsable de la loi et de l'ordre ; le gouvernement central ne peut pas intervenir directement, sauf si l'Etat le lui demande. Et même si le gouvernement de Delhi envoie des forces paramilitaires, c'est à l'Etat que revient la charge de les déployer.

Les partisans de Hindutva risquent d'utiliser ces conflits, en répandant la peur et la fureur, lors des prochaines élec-

tions parlementaires, pour mobiliser le vote hindou. Le gouvernement central fait très attention à ne pas entrer dans ce jeu électoral, mais il a néanmoins transmis des avis et demandé des rapports au gouvernement de l'Etat d'Orissa, conformément aux dispositions constitutionnelles. Si la situation conduit à un effondrement total de l'Etat de droit, le Centre peut révoquer le gouvernement de l'Etat. Mais cela constituerait un acte politique et le BJP a déjà mis en garde le Centre de ne pas s'engager dans cette voie.

## Résistance des chrétiens

Bien que ces provocations ne datent pas d'hier, la réaction des chrétiens a toujours été modérée. Si l'Eglise catholique et les principales Eglises protestantes ne pratiquent pas un prosélytisme actif, il n'en est pas de même des Eglises pentecôtistes qui sont même agressives, qualifiant les autres religions de « diaboliques ». Or, comme les hindous attaquent les chrétiens sans distinction, ceux-ci, pour la première fois, se sont rassemblés pour une action de défense commune. Les institutions chrétiennes de toute l'Inde ont été fermées pendant un jour en septembre en signe de protestation. Pour obtenir justice, elles adoptent une voie politique non-violente et font pression de diverses manières sur le gouvernement indien afin qu'il prenne les mesures appropriées.

Une évolution positive est en effet que les chrétiens ont réussi à déplacer l'enjeu de ce conflit, du plan religieux à celui des droits de l'homme et de la société civile : le droit de tout Indien de pratiquer librement sa religion. En conséquence, des gens de toutes confessions et idéologies se sont joints à leur combat.

A Delhi, les chrétiens ont fait un sit in pendant une semaine, avant de faire une procession jusqu'à la tombe du Mahatma Gandhi en priant pour l'harmonie entre les communautés ; cette manifestation de protestation a été soutenue par de nombreux dirigeants d'autres groupes religieux. La Commission nationale des droits de l'homme ainsi que celle des Nations Unies ont été approchées (en tant que puissance mondiale émergente, l'Inde est sensible à l'opinion internationale). La Commission nationale pour les minorités a visité la région d'Orissa, condamné l'inaction du gouvernement local et sollicité l'intervention du Centre. Il y a eu des demandes d'interdiction de certaines organisations Hindutva parmi les plus actives, comme le VHP et le Bajrang Dal.

## Plus de justice !

Pour qu'il y ait moins de violences, moins de « recrues » dans ces conflits par procuration, le pays doit se développer économiquement en vue de plus de justice, plus d'égalité et moins de pauvreté. En attendant, les hommes politiques continuent d'instrumentaliser les castes, les appartenances ethniques et les religions pour provoquer des conflits. Il y a quelque temps, des musulmans ont manifesté pendant un mois au Cachemire contre le gouvernement qui louait un terrain à un organisme public hindou chargé d'organiser des pèlerinages de masse. Aujourd'hui, le conflit entre musulmans et hindous s'aggrave avec ses aspects terroristes. L'histoire n'est donc pas terminée !<sup>2</sup>

Dans un tel contexte, que signifie le dialogue interreligieux ? Nous ne pouvons pas dialoguer avec des fondamentalistes et des communautaristes. Il faut que le dialogue serve d'abord à résoudre les conflits et passe au stade de la collaboration pour les droits de l'homme dans la société civile, avant d'atteindre le niveau religieux.

**M. A.**

(traduction : P. Bittar)

## Le croire au carrefour des sociétés et des cultures

Colloque organisé par la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne et par l'École pratique des Hautes études de Paris

Avec des spécialistes de la Chine, de l'islam et du judaïsme, des historiens du Moyen Age ou de la modernité, des philosophes et représentants de sciences humaines et sociales.

**les 29-30 janvier 2009  
Université de Lausanne  
Dorigny, salle 1129**

**Entrée libre**

2 • Les attentats terroristes à Bombay ont eu lieu après la rédaction de cet article. (n.d.l.r.)

# La fin d'un monde

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)  
 Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

**La vie moderne  
 de Raymond  
 Depardon**

Il ne fait guère de doute que parmi les œuvres majeures du cinéma français de notre temps, celle de Raymond Depardon subsistera en bonne place. Il aura donné au documentaire une dimension autant poétique que sociologique, aussi personnelle qu'universelle. Il arrive, en effet, à regarder et à filmer des individus anonymes ou connus de lui seul, avec un intérêt si fort et si rempli d'humour qu'il peut faire participer le spectateur à une compassion vraie, c'est-à-dire dénuée de toute commisération. Depardon a filmé les foules de la gare Montparnasse aux heures de pointe, les urgences de nuit dans un hôpital, les audiences d'un tribunal de flagrants délits : à chaque fois, par l'intelligence du découpage, la subtilité de la photographie, il nous fait voir autrement ces mondes que nous côtoyons ou croyons connaître.

Cette fois-ci, il nous fait pénétrer dans le monde paysan du centre de la France, dans les Cévennes, en achevant une trilogie dont les deux premiers volets ont pu passer inaperçus : *Profils paysans*, avec *L'approche* en 2001 et *Le quotidien*

en 2005. Il s'appuie maintenant, très naturellement, sur ces expériences pour revenir au pays et voir où en sont les choses, ou plutôt les gens. Les vieux ont vieilli, mais sont toujours vaillants ; il y a quelques plus jeunes, qui furent pleins d'enthousiasme mais arrivent certains jours à se décourager tant l'avenir semble bouché ; une jeune fille veut quand même se consacrer à l'agriculture. Le constat économique, la réalité sociale semblent peu discutables : les villages se vident, la production n'est pas rentable, la vie est dure à la campagne pour une génération qui connaît nécessairement la ville et ses facilités, voire ses plaisirs.

Depardon filme donc la fin d'un monde, mais c'est la manière dont il le fait qui est admirable. Armé de sa nouvelle caméra découverte en 2006, aidé de Claudine Nougaret pour la prise de son, il cadre les paysages et ses personnages, si on peut parler ainsi des personnes qu'il interroge, mais surtout il les laisse être eux-mêmes. Il a bien expliqué que, au cours du tournage, il sent parfois l'importance de ce qui va venir, d'une parole venue de l'expérience ou de la douleur, de l'angoisse, voire du ressentiment. A ce moment-là, il ne bouge plus, il attend, un peu comme un chasseur : parfois le silence s'éternise, puis vient le moment qui le dénoue, peut-être une phrase ou un sourire entendu. On pense analogiquement aux séances de pose, en plan moyen, sans un mot ni un geste, des chartreux dans *Le grand silence*.

« La vie moderne »



L'engagement personnel du cinéaste lui donne sa profondeur. On entend sa voix, on aperçoit parfois son bras pour recevoir la familière et rituelle tasse de café. Il ne fait pas semblant de s'effacer ou de se faire invisible : c'est au contraire dans sa relation vraie aux paysans qu'il parvient au réel. Il ne cesse jamais d'être celui qui vient de la ville pour les photographier, faire un film qui sera projeté en salles ; cela fait partie du contrat tacite qui ne tient pas de l'amitié ou du copinage, mais du respect mutuel. Lorsque Depardon dit, dans son livre *La terre des paysans*,<sup>1</sup> que l'idée de ce film lui est venue du fait qu'il n'avait pas pu filmer son père, c'est vers ses propres racines qu'il se tourne. De ce monde naturel et humain, il retrace l'austère beauté des paysages, l'ingrate noblesse des visages. Il fait vraiment œuvre de cinéaste lorsque, par un travelling, il montre la grandeur des sites de montagne qu'il nous fait découvrir, accompagnés de la musique de Fauré ; transposition lyrique qui s'intègre dans le déchirement d'un monde qui ne se plaint pas vraiment mais ne veut pas rester incompris avant de, sans doute, disparaître.

## Allégorie

Ursula Meier a été l'assistante d'Alain Tanner. Son film, franco-suisse, *Home*, a gardé quelque chose de la fantaisie délirante des premiers films de ce cinéaste. Une petite famille vit tranquillement à la campagne, auprès d'un tronçon d'autoroute qui paraît désaffecté et sert d'aire à toutes sortes de jeux, ouvrant un espace inédit et apprécié. La position

insolite de leur habitat n'empêche pas le père d'aller travailler à la ville voisine ni les enfants de se rendre à l'école. Seule la mère, qu'incarne Isabelle Huppert, paraît un peu déjantée, suivie de près par la fille aînée dont la seule occupation est de prendre des bains de soleil le long de la voie déserte. Bref, c'est la tranquillité d'un certain bonheur.

Mais l'autoroute est rendue à sa destination : en un temps record, le tronçon mort retrouve la vie trépidante des travailleurs du ciment et du goudron. Bientôt, les usagers, jour et nuit, vont pouvoir « prendre » l'autoroute, comme disent les automobilistes. Dès lors, le film dévie, dérape vers l'insensé, comme pour montrer l'espèce de folie de ce monde moderne, polluant, malodorant, bruyant. Une preuve par l'absurde, d'une certaine manière.

Dérangée dans sa liberté, dans son originalité, la famille se dissout, s'affronte, se ressoude pour lutter contre le Léviathan de l'automobile. Ce n'est pas l'imagination qui manque puisque Maman a décidé que là se trouvait le seul endroit de la terre où elle pouvait vivre. Les tentatives de la famille pour s'adapter coûtent ce qu'elles partagent le spectateur entre le rire et l'horreur. Allégorie d'un monde qui ne peut plus être ou, plus largement, de la folie des hommes qui durera bien jusqu'à la fin du monde ?

**G.-Th. B.**

cinéma

*Home*  
d'Ursula Meier

1 • Seuil, Paris 2008, 160 p.

# James Lee Byars

## Une personnalité insaisissable

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
Historienne de l'Art

« *I am full of Byars* »  
*James Lee Byars,*  
*un hommage,*  
jusqu'au 1<sup>er</sup> février, au  
Kunstmuseum, Berne

Ce sera sans doute le plus bel hommage et la rétrospective la plus complète dédiée à l'artiste. Le don de la collection du marchand Toni Gerber constitue le noyau de cette vaste exposition, qui donne toute sa mesure à un artiste protéiforme et insondable.

La pratique de la performance octroie implicitement à un artiste le statut de penseur, philosophe, écrivain, voire de sculpteur, tant les actes en art contemporain peuvent devenir formes. Indéfinissable, diverse et polymorphe, l'œuvre de James Lee Byars pourrait à cet égard endosser pléthore d'épithètes qui auraient ceci de commun de nous renvoyer perpétuellement à la figure de l'artiste. Sa personnalité n'en serait paradoxalement pas moins opaque.

Prince de l'ambiguïté, grand prêtre du beau, cet excentrique épris d'or et d'autres matériaux précieux, comme la soie ou le marbre, échappe encore aujourd'hui, onze ans après sa mort, à toute classification.

### Composantes de son œuvre

Les deux premières salles du Kunstmuseum de Berne relatent les prémices encore mal connues du jeune artiste, né à Detroit en 1932. Ses études dédiées à l'art, à la philosophie et à la psychologie annonçaient l'étendue de sa curiosité,

autant que son penchant pour la spiritualité. Son projet de fin d'études, qui consistait à vider la maison de ses parents et à s'asseoir sur une chaise, seul meuble restant, préfigurait également ses performances futures.

Ses premières années de maturation définissent d'emblée les composantes de son œuvre. *The Perfect Painting* (1962), présentée au Kunstmuseum, allègue par son titre la quête de l'absolue perfection qui l'escortera sa vie durant. Ses sculptures, notamment *Tantric Figure* de 1960, recourent à la pierre, matériau de prédilection de l'artiste.

Le rôle du Japon, où s'installe James Lee Byars à la fin des années '50, ne fut pas moins déterminant. L'artiste y demeure pendant près de dix ans qui constituent une véritable période initiatique. De cette culture autre, il retient l'importance du rituel, qui deviendra une modalité constante de sa vie. Le théâtre n'a également des incidences sur les critères d'élégance et les costumes cérémoniels de ses performances ou de ses simples apparitions publiques. James Lee Byars est toujours masqué ou dissimulé sous des travestissements divers. Il reprend aussi à son compte la stylisation, la tentation du vide des espaces scénographiques, ainsi que la rythmique des silences de ce théâtre masqué.

Sous cette même influence, il inscrit sa création dans le temps éphémère de la performance, son mode d'expression privilégié.

Dès ses débuts, James Lee Byars pratique aussi la sculpture. D'emblée, il s'inscrit en marge de la scène artistique. A la fin des années '50 et à contre-courant de ses contemporains qui se libèrent du socle, des notions de volume ou de verticalité, l'artiste américain travaille la pierre, comme dans *La figure noire* de 1959. Ses sculptures affectent toujours des formes simples, dans des matériaux à la fois précieux et symboliques, qu'il s'agisse de marbre, d'or, de bois ou, de manière infiniment plus rare, de roses éphémères.

L'énoncé des matériaux qui composent ses sculptures ou plus précisément de ses installations pourrait relever d'une sorte d'inventaire d'alchimiste. Tout y est symbole, telles les 3333 roses de *The Rose Table of Perfect* (1989), fleur qui, depuis l'Antiquité, représente l'amour, la souffrance et la mort. Les drapeaux, assez nombreux dans son œuvre, se conforment également à une symbolique, cette fois-ci des couleurs. Le blanc y est omniprésent, sans doute parce qu'il renvoie aux notions idéales de pureté, d'immortalité et de paix.

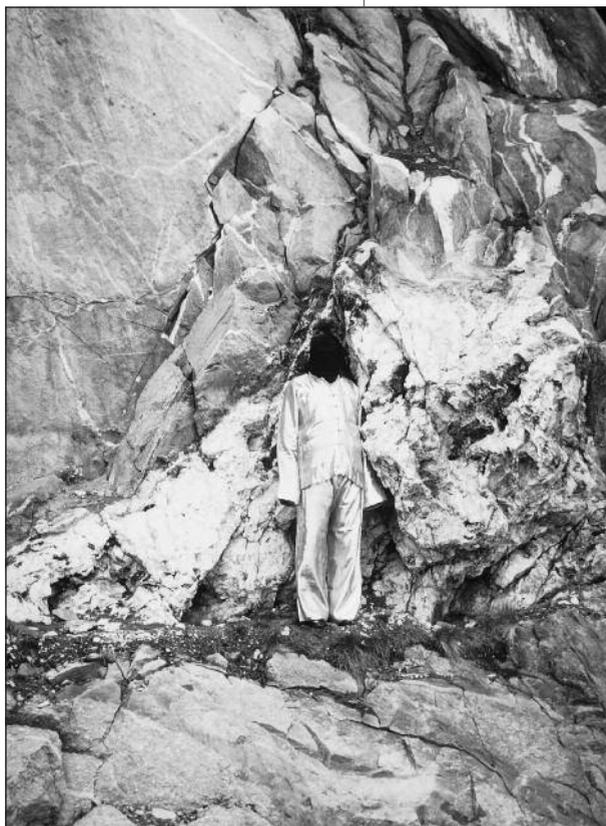
La correspondance, autre moyen d'expression de l'artiste, est particulièrement abondante. James Lee Byars entretient avec une quasi-obsession des relations épistolaires, écrivant parfois plusieurs fois par jour à la même personne. Il accorde une importance centrale au support de cette correspondance. Certaines lettres sont écrites sur du papier de soie, du papier fait à la main en Asie ou, ce qui rejoint son goût de la dérision, du papier toilette.

Inventif, il l'est dans la reformulation de la syntaxe et de la ponctuation ou même dans son renoncement, s'affranchissant

des règles, juxtaposant minuscules et majuscules. En alchimiste de la langue, il rédige des textes à décrypter, avec abréviations, astérisques ou poussière d'or. Si la mort n'est pas absente de son propos, ses écrits sont à l'évidence des tentatives d'atteindre un idéal d'immortalité.

L'autre dimension, moins attendue peut-être, est celle de l'humour. Les titres, toujours essentiels, nous situent souvent dans une sorte d'ambiguïté entre méditation et humour. Témoins, *Le socle pour une larme parfaite* de 1983, constitué d'une table couverte d'un crêpe noir, ou la *World Tongue* (1975) composée d'un drap rouge de 38 mètres de long et exposée au Kunstmuseum, qui rejoint par

James Lee Byars  
« A Drop of Black  
Perfume »  
(1983 Furkapass)



sa mégalomanie son *Museum of Modern Art* pourvu d'ailes gonflables de 30 mètres de long.

Ironique à l'égard de la puissance des Etats-Unis, il étire dans *Two Presidents* (1974), un de ses premiers drapeaux, la bannière sur une longueur de neuf mètres et résume à quatre bandes et seize étoiles ses composantes formelles et symboliques. Byars brise toujours la lourdeur des choses réelles ou le sérieux apparent du symbole par une très grande dérision.

## Art et vie confondus

On a souvent qualifié James Lee Byars de magicien, en raison de la conversion qu'il fait subir aux matériaux, mais également au regard de la veine poétique de ses œuvres et de ses interventions. Ainsi, il imagina *La première marche de la tour d'Or*, un *Monument pour Cléopâtre* ou encore des étoiles d'or.

James Lee Byars aimait à apparaître en une sorte de maître loyal, revêtu d'un chapeau haut-de-forme, dans un costume noir et or, le visage masqué d'un loup. Ses multiples déguisements sont des sortes d'autoportraits idéalisés de lui-même. Toutes ses performances soulignent la place essentielle qu'il accorde à l'artiste, acteur et composante inséparable de son œuvre.

Quatre salles du Kunstmuseum sont consacrées à ses vidéos qui font revivre cette personnalité hors du commun. *The Perfect Love is to write « I Love You Backwards in the Air »* (1974), dans laquelle l'artiste écrit à l'envers et dans un souffle d'air « la plus belle lettre d'amour », permet de mesurer sa dimension poétique.

L'absence de frontière entre l'art et la vie et le passage constant de la biographie à la création artistique est une

caractéristique majeure de l'art contemporain. Aucun autre moment de l'histoire de l'art n'a accordé autant d'importance à la subjectivité de l'artiste. Cette interdépendance est fondamentale pour Byars, chez qui le renvoi à l'artiste est permanent. Il multiplie les correspondances de l'œuvre à son auteur, en se parant d'or, ce matériau qui est aussi la matière de ses sculptures. La boule de pierre de lave rouge de *The Perfect Epitaph* (1975), comme une multitude de boulettes de papier sont des souvenirs de ses performances. Ses films, autres vestiges de ses nombreuses actions, ont également pour but plus ou moins avoué de nous ramener à l'artiste. Byars radicalise l'autoréférence : « Je pense, dit-il, que je ressemble fondamentalement à mon œuvre. »

La démarche est déroutante parce qu'il ne cesse de se dissimuler derrière le masque ou les travestissements, comme le comédien s'éclipse derrière le personnage qu'il incarne. La visibilité et simultanément la disparition de l'artiste sont manifestes dans *The Perfect Death*, œuvre dans laquelle James Lee Byars, recouvert d'or, se fond dans une cellule elle-même recouverte d'or. La dissimulation et la dissolution du corps sont des constantes de ses performances. Dans le même esprit ou la même logique, ses œuvres ne sont pas confectonnées par l'artiste et sont de ce fait d'autant plus impersonnelles. Toujours présent et introuvable, il nous échappe pour ainsi dire perpétuellement.

Quel qu'ait pu être le sens de ses actions, on retiendra l'image d'un artiste pour lequel il n'existait pas de séparation entre son œuvre intense et sa vie intense, le but étant sans doute de faire de sa vie une œuvre d'art absolue.

G. N.

# Poète et soldat

## Ernst Jünger

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Qu'est-ce qui avait changé dans le monde depuis Homère et Shakespeare ? La machine. Aussi Ernst Jünger commença-t-il par célébrer l'homme nouveau, l'homme du XX<sup>e</sup> siècle, par opposition au bourgeois, figure emblématique du XIX<sup>e</sup> siècle romantique. L'homme nouveau, c'est-à-dire le travailleur.

Puis il célébra la guerre et le soldat, car il avait lu Homère comme tous les jeunes Allemands depuis Hölderlin ; il était nourri de culture grecque, ce moine-dandy-soldat-lettré. Et il aimait la littérature française autant que Goethe l'avait aimée en son temps. Il était en France pendant l'Occupation, comme un officier français eût pu se trouver en Rhénanie ou en Thuringe durant les campagnes napoléoniennes, comme le prince De Ligne était partout chez lui dans l'Europe sans patries de l'Ancien Régime, cet homme qui lui aussi aima la guerre et la célébra. Homère avait dit : les dieux envoient des malheurs aux hommes afin que les poètes puissent chanter les héros. Jünger était un poète qui voulut chanter les dieux et les héros, comme Hölderlin l'avait fait avant lui. Mais voilà, il n'y avait plus de dieux, la machine les avait remplacés, vérité dure à admettre, et il n'y avait plus rien à chanter. Tel fut le drame de Jünger. Alors, de soldat, de héros, il se transforma en dandy, en touriste.

Pendant son séjour parisien, il fréquenta Léautaud, Jouhandeau, Cocteau, esprits libres qui pensaient qu'on pouvait encore fraterniser et s'inviter d'un camp à

l'autre comme c'était le cas sous l'Ancien Régime. Mais les guerres d'autrefois n'étaient pas idéologiques. Jünger passa l'Occupation en lisant Bloy et en faisant les bouquinistes des quais, et il trouva des merveilles dont il s'enchantait.

Il était aimé de tous car il incarnait aux yeux du Français le type de l'officier allemand, courtois, distingué et lettré, à qui l'on s'honore de serrer la main. Bien sûr, il avait depuis longtemps pris ses distances vis-à-vis d'Hitler, qui continua néanmoins à le ménager. On ne touche pas à un héros de la Première Guerre mondiale. Or Jünger avait été un soldat et un héros. A Paris, la guerre finie, il était en vacances, sans se douter qu'il était un occupant : sa gentillesse le faisait oublier à tout un chacun.

## Terrien, rêveur, spirituel

La vieille terre n'arrivait pas à accoucher d'un monde nouveau. Tout s'enlisait en Europe et les patries, comme de jeunes héroïnes d'Anouilh, de Kleist ou de Giraudoux, perdaient leur sourire et leur sang. Il était bien tard pour venir sur la terre.

Jünger ressemblait à notre Drieu La Rochelle, mais en plus solide, en mieux armé pour traverser un siècle de fer : Drieu se donna la mort en 1945, Jünger survécut à deux guerres et mourut centenaire. Il est vrai qu'il avait des curio-

**Ernst Jünger**  
*Journaux de guerre*  
t. I, 1914-1918, t. II  
1939-1948  
Gallimard, Bibliothèque  
de la Pléiade, Paris  
2008, 870 p. et  
1374 p.

sités d'entomologiste et que cela conserve mieux que l'amour des femmes et des causes perdues.

Le romantisme allemand n'est pas le romantisme français. Il a quelque chose à la fois de plus terrien et de plus rêveur, qui le soustrait au monde et à la politique. Drieu songeait à cet avenir qui reculait toujours. Son aventure napoléonienne, le jour venu, ne lui aura laissé que des cendres et sa jeunesse retrouvée dans la mort. Mais ce que cherchait Jünger dans la France, ce n'était pas le romantisme, c'était l'esprit de Rivarol, le feu de Diderot, la méchanceté d'un Bloy. Jünger était-il le bon Allemand tel que l'avait rêvé Nietzsche ?

Jünger était plus métaphysicien que Drieu, plus sensible au mythe qu'à l'histoire ; il savait que le temps n'existe pas en soi, qu'il fait toujours une boucle. Le mythe n'est pas de l'histoire ancienne, il est une réalité intemporelle qui se répète et s'accomplit dans l'histoire. Jünger croyait aux idées platoniciennes, à l'Être divin, aux instances métaphysiques.

« Pendant la Première Guerre mondiale, écrit-il dans son *Journal*, le 6 juin 1942, la question qui se posait était de savoir lequel des deux serait le plus fort de l'homme ou de la machine. Il s'agit de savoir aujourd'hui à qui de l'homme ou des automates, doit échoir la domination du monde. »

Chesterton, dans son essai *Outline of Sanity*, et Bernanos, dans sa *France contre les robots*, se posaient la question dans les mêmes termes et y apportaient à peu près la même réponse. On voit de quel côté a depuis penché la balance. Aussi, conclut-il, « nous devons combattre avant tout en notre propre cœur ce qui voudrait y devenir du métal ou de la pierre » (*Journal*, 18 novembre 1941). « Notre vie est comme un miroir à la surface duquel, si nébuleuses et brouillées qu'elles soient, se dessinent des

choses de la plus haute signification. Un jour nous pénétrons dans ce qui se reflète là, et nous atteignons la perfection. Le degré de perfection que nous pouvons supporter est déjà esquissé dans notre vie... Nous sommes des combinaisons passagères de l'absolu : il nous faut retourner à l'absolu, et c'est justement cette possibilité que nous offre la mort. La mort a son mystère qui surpasse celui de l'amour. Dans sa main, nous devenons des initiés, des mystagogues. Le sourire de la surprise est déjà spirituel, et pourtant il revient encore se refléter dans le monde corporel sur les traits du mourant. » (*Journal*, 14 octobre 1942).

A bien lire ces lignes, on serait tenté de penser qu'on meurt comme on a vécu, et qu'une bonne vie fait une bonne mort. C'est là peut-être la tendance d'un esprit qui puise une partie de ses racines dans le terreau panthéiste de l'Allemagne, mais nous connaissons des mourants saisis par l'angoisse et les terreurs du jugement et de la vie future, et des scélérats qui sont morts avec une complète tranquillité d'âme. Les confesseurs auraient sans doute beaucoup à nous apprendre sur ce chapitre. Jünger dira pourtant de la souffrance qu'elle a une valeur métaphysique et qu'elle est « la monnaie par laquelle nous payons notre existence ». Par la souffrance et par l'esprit contemplatif, nous atteignons à l'essentiel.

## Du mystère à Dieu

En bon Germain qu'il est, Jünger sait enrichir son humanité par les découvertes qu'il fait dans les autres règnes de la création. C'est ainsi que l'amitié des bêtes et la présence des végétaux ne lui sont pas moins nécessaires que la compagnie de ses semblables. Et c'est encore en bon Germain qu'il note les

rêves dont il a été gratifié pour que ne soit jamais rompu le fil qui le relie au monde invisible et à l'âme universelle. « Tout acte de la vie a chez moi ses attaches dans les profondeurs du rêve » (3 août 1941).

« Il y a dans toute vie un certain nombre de choses qu'un homme ne peut confier même à ses plus proches, écrit-il en date du 2 octobre 1942. Elles sont semblables à ces pierres que l'on trouve dans l'estomac des poules. La sympathie n'aide pas à les faire digérer. C'est le pire et le meilleur de lui que l'homme renferme avec tant d'anxiété. Et même lorsqu'il se délivre du mal par la confession ou la prière, c'est pour Dieu seul qu'il porte ce qu'il a de meilleur. Ce qui est noble, bon et saint en nous est situé loin de toute sphère sociale. Il n'est pas communicable.

» A ce point de vue, les femmes sont beaucoup plus secrètes que nous. Elles sont de vrais tombeaux. En existe-t-il une seule dont l'époux ou l'amant puisse prétendre tout savoir, même s'il la tient fortement serrée sans ses bras ? Tous ceux qui, après des années, ont rencontré une ancienne maîtresse, ont été effrayés par cette maîtrise du silence. Des filles de la terre pour sûr. Elles cachent dans leur sein des sciences terribles et solitaires. Elles restent, même dans une époque bourgeoise et rationaliste, de véritables Médée. »

C'est autour de ce mystère, que Goethe appelait tantôt *l'éternel féminin* et tantôt *le royaume des mères*, que, curieusement, s'articule un théâtre de boulevard aussi spirituel et parisien que celui d'un Sacha Guitry. Et de ce constat épouvantable, Jünger enchaîne par une réflexion inattendue sur la prière. « Et c'est bien l'inestimable et salutaire pouvoir de la prière. Elle ouvre, pour un instant, les replis du cœur et y fait la lumière. Elle ouvre à l'homme, et particu-

lièrement sous nos latitudes nordiques, la seule porte qui mène à la vérité, à la loyauté absolue et sans réserve. Elle absente, il devient impossible à l'homme de vivre sans duplicités, sans arrièrepensée, fût-ce avec ses proches et ses plus chers amis, et là où il ne serait pas contraint de le faire par prudence, la courtoisie, elle, l'y obligerait. »

L'homme, selon Jünger, reste avant tout un gentilhomme et un soldat, autrement dit un chevalier. Un chevalier qui ne peut vivre que sous un ciel habité par Dieu, ses anges et ses saints ou peuplé de dieux et de déesses. Dans l'âme allemande, le polythéisme ne s'oppose pas au monothéisme aussi radicalement que chez nous où, comme on le voit par l'exemple des poètes de la Renaissance, nous commençons dans la jeunesse et la force de l'âge par chanter les amours des hommes et des déesses, pour finir dans la vieillesse par prier le seul vrai Dieu. Les Allemands mélangent assez heureusement ces deux plans de la réalité.

Berlin 1927,  
vol pour Paris



« La grandeur humaine, écrit encore Jünger, doit sans cesse être reconquise. Elle triomphe lorsqu'elle repousse l'assaut de l'abjection dans le cœur de chaque homme » (mettez démon à la place d'abjection, c'est la même chose). Mais comment sauvegarder son âme dans un monde devenu concentrationnaire par le fait de la technique, dans une société sans classes, régie soit par un Etat Moloche soit par les puissances de l'argent ? Par le recours aux forêts, répond Jünger, qui nous invite à prendre le maquis intérieur, les forêts de l'âme.

Cependant, dans un monde en béton, même les forêts de l'âme se rabougrisent et périssent par manque d'oxygène. Excellence humaine et perfection technique sont irréconciliables. Nous sommes contraints, dit-il, de sacrifier l'une ou l'autre et l'une à l'autre. La perfection scientifique vise au mesurable et l'excellence humaine à l'incommensurable : René Guénon avait déjà parlé du règne du Quantitatif.

## Des machines et des esclaves

Il y a un demi-siècle, les hommes étaient encore des êtres métaphysiques. Les uns attendaient la révolution, d'autres la restauration du roi ou la fin du monde. Ils vivaient dans l'espérance ou le regret. Aujourd'hui, le monde et l'homme semblent se suffire à eux-mêmes. Ils ont fait la paix entre eux. L'humanité s'est installée sans état d'âme dans la production et la consommation, et l'immoralité c'est simplement ce qui dévie de la norme instituée par la société et des maîtres invisibles et anonymes.

Hegel avait raison. A la fin de l'histoire, il n'y aura plus de maîtres ni d'esclaves. Il n'y aura plus que des esclaves et des machines, non pas des machines qui

auront remplacé les esclaves, mais des esclaves qui feront marcher des machines et qui marcheront à leur rythme. Dans son village de Souabe, dans sa maison forestière transformée en sanctuaire pour ses archives et ses collections d'insectes, Jünger attendait-il encore un salut des hommes et de la terre ? Attendait-il le retour des dieux ? Il estimait que l'Eglise, institution fondée sur des dogmes révélés, sur les mystères de la foi, n'avait pas à combattre les dogmes variables de la science car elle est éternelle. Une religion révélée ne change pas, sinon elle se détruit. Et c'est ce côté éternel et intemporel de l'Eglise romaine qui a toujours fasciné cette âme d'aristocrate.

Elevé dans la confession luthérienne, au terme de sa vie, Jünger s'est converti au catholicisme. Il est enterré dans le petit cimetière de Wilflingen en Haute-Souabe. Jünger déclarait qu'il allait s'appuyer sur l'Eglise pour triompher du nihilisme car elle seule possède les paroles de la Vie éternelle et les clés du Royaume. C'est sa nostalgie du Saint Empire romain germanique qui l'a conduit à sa conversion.

Comme Baudelaire, il pensait que le monde doit s'ordonner autour du prêtre, de l'artiste et du soldat, et que les marchands ne viennent qu'ensuite. Platon et Aristote avaient déjà dit la même chose. Les vérités éternelles, il faut sans cesse les clamer aux oreilles des hommes sourds ou étourdis et aveugles à tout ce qui n'est pas leur intérêt immédiat.

G. J.

# L'hospitalité eucharistique

On le sait, l'hospitalité eucharistique, spécialement entre catholiques et protestants est un sujet sensible, tout particulièrement dans un pays comme la Suisse, très marqué par la division confessionnelle de la Réforme.

Fruit d'un long travail de recherche en droit canonique, l'ouvrage volumineux de Georges-Henri Ruysen, jésuite belge, servira sans doute d'instrument de travail sur le sujet. L'auteur a rassemblé quasiment tous les documents officiels de référence concernant la *communicatio in sacris*, c'est-à-dire la participation à un culte liturgique quelconque ou même à des sacrements d'une Eglise ou d'une communauté ecclésiale, soit au niveau universel du Magistère romain, soit au niveau des conférences épiscopales de plus de 25 pays d'Asie, d'Afrique, des deux Amériques et d'Europe.

Ruysen clarifie en premier lieu le sens des termes utilisés : intercélébration, intercommunion, hospitalité eucharistique généralisée ou limitée. Il expose ensuite et commente trois attitudes différentes : la communion « fermée » des Eglises orientales séparées (de Rome), orthodoxes pour la plupart, la communion « ouverte » généralisée des Eglises et communautés ecclésiales issues de la Réforme et la communion « limitée », « conditionnée » de l'Eglise catholique-romaine.

Il retrace ensuite en détail cette dernière, depuis le changement opéré au concile Vatican II, jusqu'aux derniers rappels de cette position d'hospitalité très limitée

dans les documents récents (*Dominus Jesus* ou d'autres) et dans les normes particulières édictées par les conférences épiscopales.

Cet immense travail mérite d'être salué pour sa rigueur et son exhaustivité. On n'attendra pas d'un tel ouvrage des « ouvertures », mais seulement le rappel précis des normes et leur signification. Georges-Henry Ruysen a mis en exergue de son gros livre une citation d'un Père de l'Eglise arménienne, Nersès de Lampron (1152-1198), qui fut un infatigable promoteur en son temps de l'œcuménisme entre Arméniens et Byzantins, divisés aussi sur le pain eucharistique. Le texte de Nersès dit en substance que les uns et les autres mangent le même pain (ordinaire) sans scrupule, « mais quand nous rappelons dessus le nom du Christ et que nous en faisons son corps par une même bénédiction, l'Arménien répugne à participer dans le sacrifice béni du Grec et le Grec dans celui de l'Arménien ; désormais nous méprisons ce pain les uns des autres ».

L'engagement œcuménique de saint Nersès, transposé aujourd'hui, ne pourrait-il pas guider les pasteurs de nos Eglises respectives à éclairer les gens en tenant compte des situations particulières et en respectant le cheminement des consciences et les réalités de nos Eglises locales ?

**Joseph Hug s.j.**

**Georges-Henri Ruysen,**  
*Eucharistie et œcuménisme. Evolution de la normativité universelle et comparaison avec certaines normes particulières,*  
Cerf, Paris 2008, 820 p.

## ■ Bible

**Sous la direction de Gérard Billon**  
**Lire la Bible aujourd'hui***Quels enjeux pour les Églises ?*  
Cahiers Evangile 141, Cerf, Paris 2007

Actes d'un colloque de l'Institut supérieur d'études œcuméniques (ISEO, 31 janvier-2 février 2006), il est heureux qu'un *Cahier Evangile* donne un large écho aux travaux de l'ISEO sur la lecture de la Bible. Le *Cahier* aborde les thèmes suivants : qu'est-ce que lire ? Approche théorique et pratique ; puis les approches historiques : les sources de l'herméneutique chrétienne, l'herméneutique orthodoxe, les héritages et les ruptures en milieu catholique et protestant ; ensuite les approches théologiques de la lecture de la Bible, en particulier une analyse de Patrick Prétôt sur les saintes Ecritures et la liturgie. Je relève la remarque : « La présence du Christ dans sa parole est encore trop ignorée chez les catholiques. Le plus important n'est pas, comme trop souvent on le pense, de comprendre les textes proclamés, même si c'est très souhaitable, à condition encore de ne pas oublier que cette compréhension des Ecritures ne peut se faire que dans la durée. Mais il s'agit d'abord, par l'écoute de sa voix, rendue présente dans l'assemblée par la médiation de la voix du lecteur ou de la lectrice, d'entrer en relation avec le Christ qui s'adresse à son peuple. »

Puis le *Cahier* s'intéresse à l'Écriture et la Parole dans la perspective protestante (par Hans-Christoph Askani de l'Université de Genève), à l'Écriture et la Tradition dans une perspective orthodoxe (par Michel Stavrou) et aux enjeux œcuméniques (par Elisabeth Parmentier de Strasbourg).

Enfin, il aborde de manière plus simple la lecture de la Bible en groupe : « Lire ensemble entre catholiques, protestants et orthodoxes, c'est reprendre conscience que notre foi commune est fondée sur la même référence fondamentale, contrairement à l'impression que nous avons parfois, accentuée par la caricature de l'autre qui accentue encore le fossé entre les Églises. »

Il s'achève par des pistes ouvertes, comme l'expérience de mémoriser l'Évangile de Marc où l'on retrouve l'expérience des Pères du désert. En conclusion, Sophie Schlumberger,

du Service biblique de la Fédération protestante de France, relit sa longue pratique en animation biblique et tire des conseils très utiles concernant l'accueil, le cadre, etc. Bref, un ouvrage riche, varié, instructif.

Joseph Hug

**Daniel Marguerat**  
**Les Actes des Apôtres (1-12)***Commentaire du Nouveau Testament*  
*Va, 2<sup>e</sup> série,*  
Labor et Fides, Genève 2007, 446 p.

Il manquait depuis très longtemps dans l'exégèse francophone un grand commentaire du livre des Actes des Apôtres de saint Luc. De nombreuses études particulières, parues au cours des dernières décennies, témoignent de nouvelles recherches, notamment sur la fiabilité historique de l'ouvrage. Daniel Marguerat s'y était déjà illustré et avait initié les travaux d'autres chercheurs, dont ceux d'Odile Flichy (Paris).

Le professeur de Lausanne livre ici le premier volume d'un grand commentaire où, à la manière du premier évangéliste, il allie le nouveau et l'ancien, c'est-à-dire l'analyse narrative des textes en vogue aujourd'hui et la critique historique classique qui garde toute sa valeur.

Fruit de quinze années de recherche, l'exégète entend servir la visée du livre des Actes qui est « d'offrir à la chrétienté une mémoire qui fixe et clarifie son identité ». Ce premier volume va du prologue, avec la promesse et l'envoi de Jésus ressuscité et son ascension, jusqu'à la mise en liberté de l'apôtre Pierre, après son emprisonnement à Jérusalem et la mort du tyran Hérode. La délivrance de Pierre ouvre la porte à la mission paulinienne et annonce l'extension de l'alliance aux nations païennes.

Luc écrit dans une perspective théologique de continuité : dans la seconde partie, les chapitres 13 à 28, Paul prendra le relais de Pierre. Mais ce ne sera pas une rupture, car l'apogée de l'action de Pierre avec l'épisode de la conversion du centurion Corneille signifie l'accueil des premiers non-juifs dans l'Église naissante. Daniel Marguerat nous livre un instrument de travail qui fera date.

Joseph Hug

## ■ Religions

**Bernard Raymond****Le protestantisme et Calvin***Que faire d'un aïeul si encombrant ?*  
Labor et Fides, Genève 2008, 136 p.

Il fallait pas mal de courage pour poser une question aussi impertinente au moment où l'Église réformée se prépare à célébrer avec éclat le 500<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Calvin. Impertinente mais justifiée aux yeux du lecteur, qui referme ce petit livre après avoir parcouru à grandes enjambées l'histoire des derniers siècles, pour y repérer le sort réservé à l'héritage du réformateur de Genève.

L'auteur souligne ses mérites, certes, la mise en place d'un régime ecclésiastique fortement structuré, unique à l'époque, qui soustrayait l'Église à la juridiction civile, son sens de l'organisation, son efficacité pour réformer la vie des Genevois. Les ombres aussi. C'est surtout lorsque ce juriste de formation s'occupe de théologie qu'il devient encombrant. Son autoritarisme et son intransigeance envers ceux qui ne partagent pas ses opinions lui inspireront un dogmatisme avec lequel la Réforme prétendait rompre. Sa condamnation de Servet au bûcher, dans la plus pure tradition inquisitoriale, sera un sommet qui lui vaudra la réprobation des autres réformateurs, et son acharnement à défendre la double prédestination l'isolera d'une grande partie des autres théologiens réformés.

Ses héritiers corrigeront ces excès, orientant la Réforme vers une orthodoxie plus modérée. Nullement ingrats envers le réformateur de Genève, « ils continueront de [lui] tirer plus ou moins respectueusement leur chapeau, mais de loin, sans plus souscrire à ses doctrines ».

Pierre Emonet

**Joachim Gnilka****Qui sont les chrétiens du Coran ?***Cerf/Médiaspaul, Paris 2008, 176 p.*

Passionnante reconstruction des toutes premières communautés chrétiennes par un érudit professeur du Nouveau Testament. Et le suivi minutieux d'une communauté paléochrétienne, que saint Paul nomme « les faux frères », qui pourrait former l'embryon judéo-chrétien duquel seraient issus les premiers

récepteurs de l'appel de Muhammad dans le désert arabe du VII<sup>e</sup> siècle. Une thèse patiemment tissée, avec le désir de démontrer ce qu'il y a, dans leurs débuts, de réciproquement commun entre judaïsme, christianisme et islam quant à leur substance culturelle - et peut-être même cultuelle ?

Deux parties jointes par un intelligent résumé, pour qui n'a pas la patience de déambuler dans les méandres de l'exégète néotestamentaire au cours des cinq premiers chapitres : décortiquer l'histoire des premiers chrétiens sémites (avec un chapitre stimulant sur le glissement de la notion de « nazaréniens » vers « nazoréens », pour arriver à l'usuel « chrétiens »), puis en analyser l'utilisation dans le Coran.

Un curieux dernier chapitre sur *Les inscriptions du Dôme du Rocher à Jérusalem*, tentant d'unifier les trois religions autour de ce lieu géographique pesant, clôt cet ouvrage bien écrit, docte et inscrit dans la même portée académique que le *Bibel und Coran* du même auteur.

Le regard pointu d'un chrétien sur une entrée du Coran, qui aidera à étoffer le dialogue théologique islamo-chrétien.

Thierry Schelling

## ■ Spiritualité

**Jean-François Petit****Saint Augustin et l'amitié***Desclée de Brouwer, Paris 2007, 170 p.*

L'amitié, voilà un sujet bienvenu dans une société où la relation à l'autre semble exposée à tant de dangers, que l'on risque d'honorer la tendance individualiste du repli sur soi. Déjà Aristote s'interrogeait sur le sens de l'amitié. Cicéron, qu'Augustin admirait dans sa prime jeunesse, concevait l'amitié comme « un accord sur les choses humaines et divines, joint à la bonne volonté et à l'amour ». Là apparaît déjà le lien entre l'amitié et la transcendance.

Au cours de ses conversions successives, Augustin découvrit le lien entre l'amitié et une vie spirituelle authentique. Il énoncera avec force qu'il n'est guère possible dans l'amitié de négliger les convictions spirituelles. Il sera un des premiers Pères de l'Église à donner à l'amitié une consistance chrétienne, montrant que l'amitié véritable conduit au Christ. On retrouvera, tout au

long du Moyen Age, cette conception chrétienne de l'amitié. Un petit livre remarquable d'Aelred de Rievaulx, *Traité de l'amitié spirituelle*, en donne la preuve.

Pour comprendre la conception augustinienne de l'amitié, Jean-François Petit, assomptionniste, donne des indications biographiques sur le tempérament africain d'Augustin, l'importance de son héritage familial, l'influence des mentalités de son époque, la part de l'idéal antique de l'amitié.

A travers la belle description de l'amitié entre Augustin et Alypius, on comprend qu'il n'est de relation humaine possible que dans le dépassement des formes de domination, dans l'acceptation de la distance et de la différence et dans la reconnaissance mutuelle. Quelle richesse de pouvoir partager son expérience et de recevoir celle d'autrui, pour s'ouvrir ensemble à ce que l'on ne peut voir seul !

Avec talent et non sans perspicacité, cet ouvrage démontre que l'ouverture produite par l'amitié permet de maintenir, dans plus de vérité, la relation à l'autre et à Dieu.

Monique Desthieux

**Maurice Bellet**  
***Dieu, personne ne l'a jamais vu***

Albin Michel, Paris 2008, 106 p.

« Que Dieu existe ou pas n'est pas notre question », écrit ce prêtre, théologien catholique, philosophe et psychanalyste. « Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'il y a du "Dieu" dans l'histoire humaine. » Dieu équivoque ? Construction de l'homme ? Les questions sur Dieu sont multiples et il est bon de s'interroger sur les images ou les refus que nous portons en nous.

De son introduction : « Si Dieu est, il n'est rien de ce que nous mettons à sa place, y compris sous son nom [...] Si Dieu est Dieu, il n'est pas Dieu. Il est beaucoup plus haut - ou beaucoup plus bas... », à sa conclusion : « Si Dieu est, il est en l'homme ce point de lumière qui précède toute raison et toute folie et que rien n'a puissance de détruire. Peut-être qu'alors croire en Dieu consiste en ceci : croire qu'en tout être humain existe ce point de lumière... », l'auteur nous invite à nous désencombrer, à défaire nos préjugés. A nous d'ouvrir cet espace de liberté, à la recherche de la vérité, et nous affronter à la

« distance ou [la] fracture entre ce qu'il est, s'il est et ce que nous en faisons ». Tout un chemin entre parole et silence.

Marie-Thérèse Bouchardy

---

■ Essais

**André Cantin**  
***Le mystère de la sexualité***

*Essai sur la signification des textes*  
Cerf, Paris 2008, 126 p.

André Cantin, philosophe, revisite pour nous les textes bibliques de la création, certains moments de la vie de Jésus et des écrits de St Paul, pour alimenter une réflexion sur les rôles de l'homme et de la femme.

Tout au long de cet essai, l'auteur hésite entre modernisme et traditionalisme, pour finalement pencher vers ce dernier. Il approuve, au nom de la « vocation profonde » de la femme (et de « l'éternel féminin »), la répartition actuelle des tâches et des responsabilités entre hommes et femmes dans l'Eglise catholique romaine, tout en affirmant que l'on pourrait ou devrait vivre cette répartition de manière plus fraternelle, plus accueillante, dans le respect des rôles de chacun. Il regrette que les femmes cherchent aujourd'hui une égalité qui consiste à copier les hommes et non une égalité dans la différence. Ce livre est à la fois intéressant par une lecture souvent nouvelle de ces textes, et exaspérant pour une femme car il la cantonne dans un rôle qui n'est pas forcément celui qu'elle souhaite, même s'il considère que ce rôle est plus beau que celui des hommes puisqu'elle est, par essence, amour.

Odile Tardieu

**Denis Vasse**  
***L'homme et l'argent***

Seuil, Paris 2008, 172 p.

Une spiritualité de l'altérité, coulée dans les principaux concepts de la psychanalyse lacanienne, illustrée par deux cas concrets (une étude clinique et un entretien), prend prétexte de l'argent pour réaffirmer une anthropologie finalement assez simple : l'être humain est un être de désir, et tout ce qui lui donne l'illusion d'une maîtrise immédiate sur la vie a quelque chose d'aliénant. De cette aliénation, l'argent semble être l'opé-

rateur type ; car il identifie son possesseur à n'importe laquelle des marchandises qu'il peut obtenir par échange.

Ce petit essai, écrit un peu vite, rappelle quelques vérités premières qui seront d'autant plus fructueuses que le lecteur se gardera de confondre Mammon avec l'argent, le rapport au monde monétaire avec l'institution sociale.

Etienne Perrot

## Littérature

### Sous la direction de Stéphanie Cudré-Mauroux **Georges Borgeaud**

*Etudes et hommages*

Fondation Calvignac & La Bibliothèque  
des Arts, Lausanne 2008, 254 p.

L'écrivain Georges Borgeaud, après d'ultimes errances, est mort au soir du 6 décembre 1998 dans son petit appartement situé au 7<sup>e</sup> étage du n° 59 de la rue Froidevaux, à Paris, se demandant parfois s'il aurait la patience d'aller jusqu'au bout de sa vie.

A l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, Stéphanie Cudré-Mauroux, responsable du Fonds G. Borgeaud déposé aux Archives littéraires suisses, à Berne, a non seulement rassemblé des témoignages émouvants et des hommages fort intéressants, mais elle a aussi contribué à la réussite de cet ouvrage par une présentation de la correspondance échangée entre l'auteur du Préau et son aîné Charles-Albert Cingria (1883-1954), des lettres initialement confiées à Pierre-Olivier Walzer.

Ces cinquante lettres sont réparties en huit petits chapitres, qui sont en réalité les lieux « de passage » où a vécu Georges Borgeaud, cet oiseau tombé du nid ou encore ce passereau, comme il aimait se surnommer. Ces lettres et ces billets (qui évoquent souvent des questions d'argent...) sont accompagnés, comme d'ailleurs les autres contributions de cet ouvrage, d'une iconographie remarquable, demeurée inédite jusqu'à ce jour.

Parmi les études et hommages, on trouve les noms d'Anne-Lise Delacrétaz, Philippe Jaccottet, Luciano Erba, Alain Lévêque, Jeanne Privat, Pierre-Alain Tâche, Florian Rodari et Jean Roudaut, sans omettre ici l'excellente biographie chronologique dressée par Christophe Gence, ainsi que les lettres d'amis et dédicaces reproduites.

Avec la progressive et inexorable disparition des témoins directs de Georges Borgeaud, cet ouvrage vient à son heure. Il est accompagné d'un DVD comprenant le film *Georges Borgeaud ou les bonheurs de l'écriture*, réalisé par Dominique de Rivaz, suivi d'un entretien avec Frédéric Wandelère.

André Durussel

### Christophe Rufin **Un léopard sur le garrot**

*Chroniques d'un médecin nomade*  
Gallimard, Paris 2008, 284 p.

Médecin des hôpitaux, pionnier de l'humanitaire « sans frontières », écrivain, Christophe Rufin a passé plus de vingt ans de sa vie au cœur des conflits et des désastres pour des ONG. Il a quitté les responsabilités politiques et administratives pour se consacrer, entre autres, à l'écriture. L'humain au centre, l'audace face aux obstacles et à l'inconnu, la simplicité en présence de situations très diverses, la modestie dans un contexte souvent arrogant et compétitif, le nombre étonnant de missions accomplies, autant d'aspects qui rendent cette autobiographie agréable et captivante.

Pour le titre, il s'inspire d'un poème de Senghor, car la vie de Rufin se déroule à la manière d'un cheval qu'un léopard aurait pris au garrot, une vie comme une course, à travers des épisodes, des comportements, des lieux et des visions de l'existence aux multiples contours. Médecine, missions humanitaires, politique, littérature et la société en général lui fournissent l'occasion d'observer avec finesse la médiocrité des uns et la grandeur d'âme des autres.

Voulant demeurer sobre dans ses choix, mais efficace dans les responsabilités acceptées, il garde du recul et porte un jugement de bon sens dans des circonstances délicates. Le charme littéraire de ses descriptions contribue à l'intérêt du récit. Deux prix Goncourt en 1997 et 2001, de nombreux ouvrages, dont *Le piège humanitaire* et ce parcours d'un *médecin nomade*, laissent des traces du bonheur de vivre.

Willy Vogelsanger

**Jean de la Guérevière**

**Les bons Pères**

Seuil, Paris 2008, 336 p.

Un journaliste, qui a œuvré pendant près de quarante ans dans l'un des plus prestigieux journaux du monde, assiste à l'office de sépulture d'un vieil ami et retrouve à cette occasion d'anciens collégiens du fameux Collège de jésuites de Saint-Joseph de Sarlat où ont défilé, pendant un siècle et demi, les rejetons de la bourgeoisie française. Retrouver tous ces anciens qui ont fait carrière le replonge au temps de son adolescence et il se met à écrire ses souvenirs. Des souvenirs qui, pour la génération d'après-guerre, font revivre toute une époque familière et comme colorée d'un brin de nostalgie.

Ce fameux *Collège des jèzes*, comme les étudiants l'appellent, fut jusqu'en 1965 réservé aux seuls garçons. Puis les filles y furent admises et... ce ne fut plus pareil. Et puis, la crise des vocations aidant, les professeurs laïques sont introduits dans le Saint des Saints.

Ce roman se lit avec délices. La plume de l'auteur, légère et entraînante, nous permet de suivre avec amusement les aventures d'adolescents fiers de l'éducation qu'ils reçoivent, tout en rechignant et en se rebelant... parfois.

En terminale, le narrateur se lie d'amitié avec un vieux professeur de philosophie qui en impose par son savoir. Ce professeur va ouvrir au jeune bachelier une fenêtre sur le monde de Pierre Teilhard de Chardin et cet air nouveau qu'il respire tout à coup ne le quittera plus. De très bonnes heures de lecture vous attendent avec ces *bons Pères*.

Marie-Luce Dayer

**Alice Dekker**

**Les glorieuses résurrections**

Arléa, Paris 2008, 136 p.

Alice Dekker a réussi là un petit roman au message positif, simple et presque naïf, qu'on lit avec plaisir. Un homme tient un journal et raconte l'arrivée de femmes traumatisées et malades dans un établissement. Au fur et à mesure, il distille les éléments qui permettent de comprendre qu'on est en 1945, qu'il est médecin, qu'il travaille dans une clinique à Montana en Suisse, et que les pensionnaires sont des rescapées de camps de concentration nazis. Sa femme travaille à Paris et

cette séparation les obligera à regarder en face leurs difficultés de couple.

Le médecin est régulièrement traversé par des états mélancoliques dont il ignore la cause. Son travail avec ces femmes brisées l'accapare beaucoup, il en perçoit vivement la nécessité, mais l'impuissance n'est jamais loin : une des deux malades autrichiennes, avec qui le dialogue est impossible et dont les actes sont complètement imprévisibles, finit par se suicider.

Cette clinique, financée par la Croix-Rouge, tente de soigner ses pensionnaires en leur faisant exprimer leur traumatisme et essaie de les rendre à leur famille, quand elles en ont encore une, ou de les aider à trouver un travail. Mais les jeunes femmes ont souvent de la peine à imaginer un retour à la vie normale. Parmi elles, Reine, une institutrice, force l'admiration du médecin, et la fragile Anne le bouleverse. Il parviendra, avec ses collègues, à accompagner certaines d'entre elles, mais ce séjour en Suisse le changera profondément.

Laurence de Coulon

**André et Ami Durussel**

**Chemins de vers**

Du Madrier, Pailly 2008, 70 p.

Deux Durussel, André et Ami, le poète et le photographe, pour une œuvre commune, un merveilleux poème. Deux jumeaux pour dire à deux voix, par l'image et le verbe, le message mystérieux du chemin des coléoptères de nos forêts.

Avec un art consommé, Ami le photographe reproduit par impression directe les traces laissées dans les écorces ou sur les feuilles par les larves xylophages : étonnants chemins, mystérieux et pourtant si proches, entre rêve et réalité, où se donnent rendez-vous la nature, la poésie et la spiritualité. Dans ces tableaux sans cadre, toujours ouverts comme une invitation à regarder vers l'infini, chacun peut lire la complication de son propre cœur. Pour rendre sonores ces chemins de vers, quelques vers du poète, discrets et silencieux, petites touches impressionnistes, qui suggèrent sans enseigner, une lecture plus personnelle. Un double chemin de vers, pour un double anniversaire, dans l'écrin d'une édition dont il faut saluer l'exceptionnelle qualité.

Pierre Emonet

**Bezançon Jean-Noël**, *Jésus et son Dieu. Une catéchèse pour tous*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 234 p.

**Calvez Jean-Yves**, *80 mots pour la mondialisation*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 188 p.

**Calvez Jean-Yves**, *Chrétiens penseurs du social. T. III. Après-Concile, après « 68 » (1968-1998)*. Aubert, Buttiglione, Chambre, Chenu, Coste, Defois, Geffré, Guichard, Gutiérrez, Madelin, Matagrín, Metz, Novak, Simon, Sorge, Valadier, Warnier. Cerf, Paris 2008, 288 p.

**Carrière Jean-Claude**, *Le Mahabharata. Récit théâtral*. Albin Michel, Paris 2008, 456 p.

**Choden Kunzang**, *Le singe boiteux. Contes et légendes du Bhoutan*. Olizane, Genève 2008, 308 p.

**\*\*\*Col.**, *Calvin et le calvinisme. Cinq siècles d'influence sur l'Église et la société*. Labor et Fides, Genève 2008, 360 p. [41962]

**Coulon Jacques de**, *Philosophies. 365 graines de sagesse à cultiver*. Jouvence, Saint-Julien-en-Genevois 2008, 384 p.

**Elmaleh Isaac**, *Désir de loi. Talmud et société*. Cerf, Paris 2008, 170 p.

**Elwood Christopher L.**, *Calvin sans trop se fatiguer*. Labor et Fides, Genève 2008, 178 p.

**Fauchère Andrée**, *Le Marcheur de l'âme*. Slatkine, Genève 2008, 96 p.

**Hadewijch d'Anvers**, *Les visions*. Ad Solem, Genève 2008, 124 p.

**Janton Pierre**, *Jean Calvin. Ministre de la Parole, 1509-1564*. Cerf, Paris 2008, 386 p.

**Kehl Medard**, « *Et Dieu vit que cela était bon.* » *Une théologie de la création*. Cerf, Paris 2008, 576 p.

**Landis Thedi**, *Le pouvoir du hasard*. Slatkine, Genève 2008, 222 p.

**Laniado Nessia**, *Comment développer l'intelligence de vos enfants. Stimulez leur potentiel en encourageant leur curiosité et en renforçant leur confiance grâce à la méthode Feuerstein*. Favre SA, Lausanne 2008, 160 p.

**Leclercq Jean**, *L'amour des lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du moyen âge*. Précédé du *Discours de Benoît XVI au monde de la culture (Bernardins, Paris, 12 septembre 2008)*. Cerf, Paris 2008, 272 p.

**Meschonnic Henri**, *Dans le désert. Traduction du livre des Nombres*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 296 p.

**Mirily Jacques**, *Au fil des jours... L'Aujourd'hui de Dieu. Roman*. La Bruyère, Paris 2008, 96 p.

**Monts Nicole de**, *Evangile selon saint Jean. Texte intégral commenté et illustré*. Le Sénevé, Paris 2008, 176 p.

**Mozi**, *Œuvres choisies*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 300 p.

**Noël Jean-François**, *Le désir inconsistant de Dieu*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 254 p.

**Patier Claire**, *Tu es béni, Dieu de nos pères*. Parole et Silence, Paris 2008, 150 p.

**Ponnou-Delaffon André-Marie**, *Dieu Trinité dans la tradition ancienne. Des origines bibliques et patristiques à saint Thomas d'Aquin*. Parole et Silence, Paris 2008, 140 p.

**Rault Claude**, *Désert, ma cathédrale*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 208 p.

**Saada David**, *Le point intérieur. Méditations sur les lectures hebdomadaires de la Torah*. Albin Michel, Paris 2008, 622 p.

**Sœur Chên Không**, *La force de l'amour. Une bouddhiste dans le Viêt-Nam en guerre. Autobiographie*. Albin Michel, Paris 2008, 508 p.

**Sylvestre Jean-Marc**, *La France piégée. Comprendre la crise*. Buchet/Chastel, Paris 2008, 224 p.

**Vial Marc**, *Jean Calvin. Introduction à sa pensée théologique*. Musée international de la Réforme/Labor et Fides, Genève 2008, 180 p.

**Vogels Walter**, *Les prophètes*. Lumen Vitae/Novalis, Bruxelles/Montréal 2008, 166 p.

# Fessée

Pour commencer la nouvelle année sous de charitables auspices, je voudrais tout d'abord verser une larme sur les malheureux milliardaires suisses qui ont perdu beaucoup d'argent ces derniers mois, paraît-il, en raison de la crise financière, et les assurer de toute ma sympathie. C'est effectivement un drame abominable que de devoir se priver d'un ou deux milliards quand on en possède des dizaines. Comment tous ces pauvres diables vont-ils faire pour survivre ? Je me le demande avec inquiétude et, au nom de la solidarité humaine, je propose qu'on organise une collecte en leur faveur, afin de les soutenir dans leur dénuement.

Et je passe vite à un sujet plus sérieux : la fessée. Celle que les parents pourront, en Suisse, continuer d'infliger à leur progéniture sans se faire condamner pour autant, ainsi qu'en a décidé tout récemment le Conseil national. Ayant moi-même reçu jadis quelques raclées paternelles dont je me souviens avec rancune, je ne peux que déplorer cette décision. Mais je la comprends aussi, pour avoir été également une jeune

mère poussée à bout par une marmaille bagarreuse et surexcitée. Oui, je l'avoue, il m'est arrivé de péter les plombs. Oui, je l'avoue, mea culpa, confiteor, il m'est même arrivé (rarement) d'essayer de ramener l'ordre en jouant de la tapette, ce qu'ils ne manquent jamais de me reprocher trente ans après.

Alors, fessée ou pas fessée ? Entre les deux mon cœur balançait encore le mois dernier - jusqu'à ce que je lise un bouquin bouleversant. Cela s'appelle Le silence des coups et raconte la triste histoire vraie de deux pauvres gamins martyrisés par leur beau-père, dans l'indifférence générale. Du coup (si je puis dire) j'ai été retournée comme un gant, convaincue du fond des tripes qu'il y a urgence, qu'il faut tout faire et à tout prix pour protéger les enfants de toute violence - même lorsqu'il s'agit d'affreux jojos qui vous tirent la langue, crachent dans la soupe ou vous gratifient d'un bras d'honneur dès que vous leur faites la moindre remarque (si, si, ça existe !).

*C'est pourquoi, à y bien réfléchir, je trouve qu'on devrait plutôt élargir que restreindre l'accès à la fessée. En l'appliquant non pas d'abord aux sales gosses malpolis - bien que la main nous démange parfois - mais aux adultes délétères qui en usent et en abusent. Et aussi, pendant qu'on y est, aux grands qui font du mal aux petits, aux puissants qui profitent des faibles, ainsi qu'à tous les tyrans, domestiques ou autres, qui partout sur la planète maltraitent de façon éhontée leurs semblables. De même qu'aux faiseurs de guerre, aux pollueurs d'environnement, aux vendeurs d'armes et aux arnaqueurs de vieilles dames. A quoi j'ajouterais personnellement - mais ce choix n'engage que moi - les gaveurs d'oies, les profs de maths, les inventeurs de casse-tête chinois et certains joueurs d'accordéon.*

*Et pour compléter la liste, j'aimerais bien châtier comme il se doit le sieur Miguel Barcelo, un « artiste » (les guillemets s'imposent) espagnol qui a orné la coupole de la salle des droits de l'homme au Palais des Nations. Ce « chef d'œuvre » (re-guillemets) consiste en une immense fresque en trois dimensions, réalisée à l'aide de stalactites de résine, sur lesquels M. Barcelo a*

*giclé des milliers de kilos de peinture de toutes les couleurs. Résultat : une gigantesque croûte de vomi bariolé, inaugurée en grande pompe par une foule de personnalités du monde international, qui se sont unanimement extasiées sur « cette création rupestre innovante qui plonge l'œil dans une mer déchaînée, sorte de passage vers une autre dimension », ainsi que l'exprime, non sans lyrisme, un journaliste qui aurait mieux fait de tourner sept fois sa plume dans son encrier avant d'écrire. Allez, hop, une fessée pour lui aussi ! Et pour ceux qui ont commandé sa fresque ! Et pour ceux qui l'ont payée 20 millions ! Et pour ceux qui confondent l'art et le cochon ! Aïe. J'ai mal à la main.*

**Gladys Théodoloz**



# **ND** Notre-Dame de la Route

## Centre spirituel de formation et de réflexion

### Exercices Spirituels

#### Retraites individuellement guidées

30 janv. - 06 févr. et 29 mars - 04 avril  
avec *Bruno Fuglistaller sj*

#### Donner du sens, donner du goût à la vie, avec St Matthieu

A la lumière des Exercices de St Ignace  
22 - 28 mars ~ di 18h00 - sa 13h00  
avec *Alain Guyot sj*

### Bible

#### Initiation au bibliodrame

16 - 18 janvier ~ ve 18h00 - di 17h00  
avec *Paul Debelle*, metteur en scène et  
psychothérapeute

#### « Avec Paul, chercher Dieu qui libère au-delà des lois » (Retraite biblique)

15 - 21 mars ~ di 18h00 - sa 13h00  
avec *Jean-Bernard Livio sj*

### Pour couples

#### Préparation au mariage

13 - 15 février ~ ve 20h00 - di 17h00  
avec *Bruno Fuglistaller sj*, *Bernard Litzler*,  
journaliste et théologien, et *Marie-Danièle Litzler-Piller*, formatrice en ressources  
humaines

#### Récollecion pour couples

Question de jalousie, rapport de confiance... La place du pardon dans notre  
relation de couple ?

07 - 08 mars ~ sa 10h00 - di 15h00  
avec *Xavier Maugère*, anim. past. familiale



### Psychologie

avec *Rosette Poletti*,  
psychothérapeute, formée en théologie

#### Aujourd'hui est un beau jour pour être vivant. Percevoir la beauté de la création

31 janv. - 1<sup>er</sup> févr. ~ sa 10h00 - di  
17h00

#### Aujourd'hui est un beau jour pour être vivant. Voir la beauté dans la création artistique

14 - 15 mars ~ sa 10h00 - di 17h00

#### Journée « Fleur de silence »

02 février ~ lu 09h30 - 16h00

avec *Isabelle d'Aspremont*,  
formatrice d'adultes

#### Le guérisseur blessé

31 janvier ~ sa 09h00 - 17h00

#### Passer du jugement à la compassion

07 - 08 février ~ sa 09h30 - di 17h00

avec *Christiane Froidevaux*,  
analyste transactionnelle  
et *Jean-Bernard Livio sj*

#### Adieu la vie, bonjour MA VIE

13 - 15 mars ~ ve 18h00 - di 14h00